

•

L'Age dangereux

•

■

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

■

KARIN MICHAËLIS

L'Age dangereux

ROMAN

Texte français et introduction

DE

MARCEL PRÉVOST

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL. 22-22

INTRODUCTION



INTRODUCTION



VOICI un curieux livre. C'est un roman septentrional, et sa solide composition, sa forme claire, dépouillée, sont purement latines. C'est un roman de femme, et sa sincérité intégrale, violente, ne peut guère se comparer qu'à celle de certaines confessions masculines célèbres.

L'auteur, *M^{me} Karin Michaëlis*, — une Danoise, — ne jouit d'aucune renommée parmi nous.

L'Age dangereux n'est pourtant pas sa première œuvre; mais c'est, je crois bien, la première qu'on ait traduite en français. Tout naturellement la littérature dano-scandinave se transfuse d'abord dans les journaux, dans les revues, chez les éditeurs germaniques : effet du voisinage local et de l'affinité des idiomes. Plusieurs romans de *M^{me} Karin Michaëlis*, avant l'Age dangereux, ont pénétré dans le public allemand : aucun d'eux n'a provoqué le puissant remous de curiosité, aucun n'a suscité les polémiques, aucun n'a conquis le succès à l'égal de l'Age dangereux. Dans les pays de l'Europe centrale, l'Age dangereux est le roman le plus lu à l'heure présente. Les éditions succèdent aux éditions, et la fortune du livre est accrue par les querelles : — car on discute fort, non pas son incontestable valeur littéraire, mais la pensée qui l'anime.

Avouerai-je que ce grand succès, précisément, et la réputation de livre à fracas, me mirent en défiance, le jour où la version allemande me tomba entre les mains? Contrairement à la renommée que tâchent de nous faire nos voisins d'outre-Vosges, la

littérature française d'aujourd'hui est infiniment moins tapageuse, moins chercheuse de scandale que la leur. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les notices de réclame que certains éditeurs, là-bas, encartent à la fin de leurs publications. On se divertira d'y trouver, dans la forme outrée qu'affectionne l'Allemand moderne, toutes les variétés du « racrochage ».

J'ai donc lu Das gefährliche Alter d'un œil soupçonneux, d'un esprit prévenu : au moment où j'ai commencé cette lecture, rien ne m'eût paru moins vraisemblable que l'hypothèse d'écrire moi-même et de présenter au public le texte français. M^{me} Karin Michaelis n'en a que plus de titres à ce que justice lui soit rendue. Je n'ai lu d'elle que l'Age dangereux; mais, dans l'Age dangereux, elle n'a nullement dépassé ce qu'a licence de publier un observateur sérieux et sincère. Sans doute, son livre n'est pas destiné aux jeunes demoiselles, à celles qu'on nomme en Angleterre des bread and butter girls. Mais personne n'est obligé d'écrire exclusivement pour les « demoiselles-tartines », —

et il n'est d'ailleurs point démontré qu'elles aient besoin de dévorer des romans, outre leur pain beurré.

L'Age dangereux est un roman dont le sujet est hardi, un roman nourri de forte substance humaine, un roman d'accent à la fois ironique et douloureux, un roman à conclusion désespérée; mais c'est un roman que l'écrivain le plus scrupuleux sur son « droit de dire » n'hésiterait pas à signer.

Sa valeur littéraire est difficile à juger pour qui ne sait pas le danois, et c'est mon cas. A travers la version allemande et, j'espère, à travers la française, le lecteur reconnaîtra cependant de très beaux dons de romancier. D'abord cette ferme structure que j'ai déjà signalée, plus difficile à maintenir sous la forme de journal, de notes, de méditations, qui est celle de l'Age dangereux. Puis la profondeur des réflexions, l'ingéniosité des aperçus, le raccourci musclé des phrases, l'expression se modelant étroitement sur la pensée : rien de vague, mais rien de trop. Qu'on ne cherche pas ici, toutefois, le pitto-

resque des paysages, le ton lyrique, le morceau « d'écriture » complaisamment filé. Le livre en est privé rigoureusement, et ce n'est pas son moindre mérite, étant donné le sujet.



Quand une femme intitule un livre : l'Age dangereux, on se doute bien qu'elle n'entend point raconter les périls de la première jeunesse. L'âge dangereux, pour Karin Michaëlis, c'est précisément celui qui a inspiré à Octave Feuillet une nouvelle, moitié dialogue et moitié journal, publiée par la Revue des Deux Mondes en 1848, adaptée à la scène et jouée au Gymnase en 1854, reprise plus tard à la Comédie-Française, non sans succès : la Crise.

Il est curieux de rapprocher les deux œuvres, tant à cause du long espace de temps qui les sépare

qu'en raison de la façon différente dont les deux écrivains ont développé un thème identique.

Octave Feuillet, on s'en souvient, n'écrivait que ce qui peut être prononcé dans la meilleure compagnie. Mais ceux qui jugent fade et timide l'auteur de Monsieur de Camors sont des observateurs à courte vue. J'engage les lecteurs, après avoir tourné la dernière page de l'Age dangereux, à relire la Crise. Ils noteront plus d'une analogie, notamment dans la partie « journal » de cette dernière œuvre. Juliette, l'héroïne de Feuillet, s'y exprime ainsi :

« Quel nom donner à ce malaise moral, à ce dégoût de mes habitudes, à cette inquiétude sans but, à ce mécontentement de moi et des autres, que j'éprouve depuis quelques mois?... Ne me suis-je pas avisée de prendre en grippe les breloques de la montre de mon mari? Nous avons vécu en paix, ces breloques et moi, pendant dix ans... Et puis, je ne sais pour quoi, un beau jour, nous voilà brouillées... »

Cette phrase de la Crise contient l'argument de l'Age dangereux.

Et pourtant je gagerais que M^{me} Michaëlis n'a jamais lu la Crise. L'aurait-elle lue, son livre n'en demeurerait pas moins bien à elle, par la manière dont elle a traité un sujet qui, lui aussi, est dangereux. Nous avons fait du chemin depuis 1848. Même en Danemark, la physiologie s'est installée largement dans la littérature. Feuillet n'avait pas osé davantage que d'imposer à sa Juliette, par contraste avec le mari magistrat, un tentateur médecin. Bien que les docteurs soient assez malmenés dans l'Age dangereux, le livre doit beaucoup à la médecine et aux médecins. Beaucoup; peut-être trop. Si cette œuvre de femme avait été imaginée et écrite par un homme, on eût sans doute accusé l'auteur d'avoir mal observé l'instinctive répugnance qu'ont les femmes à parler de leurs infériorités physiologiques, à en écrire ou même à y penser. Cependant le nom de Karin Michaëlis n'est pas un pseudonyme : Karin Michaëlis appartient véritablement au même sexe que son héroïne Elsie Lindtner.

Et ne voilà-t-il pas, pour ce livre, une raison de plus d'exciter la curiosité? La plus sincère, la plus

complète, la plus humble et la plus troublante confession féminine qui peut-être ait jamais été écrite l'est par une de ces femmes du Nord que nous imaginons volontiers, nous autres Latins, comme des types de candeur immatérielle, d' « intellectualité » souveraine, de tempérament glacé, — des paysages d'âmes analogues à leurs rigides forêts de sapins, à leurs plaines veloutées de blanc.

Une femme scandinave! Aussitôt s'évoque pour nous la chaste apparition, l' « Épiphanie » chantée par Leconte de Lisle :

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège!
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Quand un souffle furtif glisse en ses cheveux blonds,
Une cendre ineffable inonde son épaule,
Et, de leur transparence argentant leurs cils longs,
Ses yeux ont la couleur des belles nuits du pôle...

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'Aurore éternelle se penche,
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

« Immortellement blanche » !... A d'autres !... Lisez le journal intime d'Elsie Lindtner, écrit justement au bord d'un de ces frais lacs de Norvège. Qu'Elsie Lindtner, à dix-huit ans, ait joué les « Épiphanies » et rempli d'admiration « le gardien pensif du mystique oranger », possible ! Mais c'est à quarante-deux qu'elle rédige un journal intime : ses yeux couleur de nuit polaire ont, en vingt années, regardé bien des choses. Et si, devant la loi, elle est restée strictement fidèle aux serments du mariage, elle s'est jugée elle-même dans le secret de son cœur. Elle a jugé aussi les autres femmes, ses amies, ses confidentes. Vienne le moment de « la Crise », et, réfugiée dans une solitude farouche, où la vue même d'un domestique mâle lui devient odieuse, elle notera avec une effrayante lucidité ce qu'elle a surpris chez les autres femmes et ce qu'elle constate en elle-même. Ces autres femmes, objets de ses observations, sont, comme elle, des septentrionales : Lili Rothe, Agathe Ussing, Astrid Bagge, Margarethe Ernst, Magna Wellmann... Sa mémoire les fait reparaître. Et il nous semble

assister à un étrange et douloureux sabbat, un sabbat de lamentables sorcières, flétries et ardentes, un sabbat que mènent, en ricanant, les démons modernes de la Neurasthénie, de l'Hystérie.



Toutefois, qu'on ne s'y méprenne point : la confession d'Elsie Lindtner ne vaut pas seulement par une sorte de farouche sincérité physiologique ; c'est l'âme féminine, l'âme féminine à tout âge, que prétend dévoiler cet extraordinaire document. Je ne crois pas qu'aucun autre exhale cette âpre odeur de vérité. Il y a dans l'Age dangereux des pages sur le sourire féminin, sur les larmes féminines, sur le goût qu'a la femme de se parer et de plaire, sur les relations sociales des femmes avec les hommes et des femmes entre elles, qui, certainement, irriteront certaines lectrices. Qu'elles tâchent de démêler la

vraie cause de leur irritation : peut-être s'apercevront-elles qu'elles s'irritent surtout parce qu'une femme a trahi la franc-maçonnerie féminine. Au surplus, il s'agit ici d'étrangères, et c'est le droit de toute lectrice française de ne se point reconnaître dans ces images septentrionales.

Un sûr diagnostic des conditions vitales de la femme, une observation aiguë de son âme compliquée, cela suffirait déjà, n'est-il pas vrai, à recommander le roman qui les contient ? L'Age dangereux a une troisième qualité, et qui semble d'abord ne pouvoir s'associer avec les deux autres : il n'est aucunement dépourvu d'émotion. Malgré son œil de médecin et de psychologue, l'héroïne, Elsie Lindtner, a des nerfs de femme, une sensibilité de femme. Sa hardiesse d'analyse ne la garantit pas contre l'épouvante mystérieuse qui la saisit, sans motif, un jour de brouillard ; ne l'empêche pas de se sentir éperdument heureuse, — toujours sans motif, — un soir d'automne, ou de goûter une volupté violente à faire glisser entre ses doigts les petits cailloux de la grève. Enfin toute l'âpreté de ses réflexions ne la

défend pas contre l'affreuse détresse de vieillir...

Vainement elle s'est retranchée de la société des humains, dans l'espoir que la vieillesse menaçante ne lui ferait plus peur, lorsque personne n'assisterait plus à sa déchéance physique : le redoutable fantôme rôde tout de même autour d'elle dans son ermitage ; il la guette, il la frôle, il nargue son effort sincère de négliger tout soin de coquetterie, de ne plus « compter comme femme ». Et, en même temps, s'aggrave en elle une cruelle mélancolie : elle sent qu'elle arrive à la vieillesse sans avoir usé de la jeunesse. Non pas qu'elle s'avilisse au regret libertin et grossier exprimé par la « grand'mère » dans la chanson de Béranger : « Ah ! que je regrette ! etc. » Elsie Lindtner déclare à plusieurs reprises qu'elle aurait à recommencer la vie, elle ne serait pas moins irréprochable. Mais, à mesure qu'elle avance vers le terme, elle perçoit plus douloureusement l'antinomie de deux appétits féminins : appétit de dignité morale, appétit de joie physique. Chez une femme de sa trempe, ce besoin de dignité morale est d'autant plus impérieux que les hommes la harcèlent

davantage de leur désir : — excellente observation, que je crois neuve. — La résistance morale ira s'affaiblissant à mesure que l'insistance amoureuse des hommes se fera plus rare, moins active. Elle fléchira le jour où le désir masculin s'éloignera : alors la femme la plus honnête, n'étant plus désirée, perdra peut-être le sens de sa dignité jusqu'à jeter un appel éperdu vers ce compagnon qui la fuit...

Telle est la lutte intime, sujet de l'Age dangereux. On conviendra que ce sujet ne manque ni d'humanité ni de grandeur.



Je veux ajouter quelques lignes encore pour noter ici une impression que j'éprouvai dès les premières pages de l'Age dangereux, et que la lecture du livre entier a rendue plus nette et plus profonde.

L'Age dangereux est un des très rares romans de femme dont l'auteur ne se soit point souciée de « penser en homme ». Et, j'y insiste, c'est très rare, surtout parmi les nombreux romans contemporains qu'écrivent des Françaises.

La plupart de nos conteuses françaises nous donnent des œuvres où l'ambition de penser, de composer, d'écrire à la manière des hommes est visible. Et rien, je suppose, ne leur agréé plus vivement que si, grâce à leur pseudonyme masculin, le lecteur les prend pour des romanciers.

Aussi toute cette littérature féminine de la France moderne, sauf trois ou quatre exceptions, — toute cette littérature dont je suis loin de contester les mérites, — ne nous a-t-elle proprement rien révélé de neuf sur l'âme des femmes. Curieuse conséquence : aucune femme écrivain n'est aujourd'hui réputée comme « connaisseuse de l'âme féminine ».

M^{me} Karin Michaëlis a eu cette inspiration d'écrire une étude féminine sans tâcher d'interposer, entre sa pensée et la page, l'esprit et les yeux d'un homme. Le résultat est surprenant. J'ai dit que le

roman est solidement bâti; mais aucun homme ne l'eût bâti de la sorte. Il va vers un but fixe, par une voie sûre : son allure est pourtant discontinue comme l'allure de toute femme, même la plus maîtresse de soi... Ainsi les vols de palombes s'orientent infailliblement dans leurs voyages, mais tournoient par instants comme si les tracassait une mystérieuse hésitation ou quelque tentation de retourner en arrière...

Le journal d'Elsie Lindtner offre souvent l'exemple de ces tournolements, de ces rebroussements. Parfois aussi un vide, un espace où il manque de l'idée et des mots. Parfois une saute brusque d'un sujet à un autre, la vraie pensée apparaissant néanmoins sous la pensée artificielle qui est écrite. Parfois l'arrêt subit, l'arrêt un peu douloureux d'un marcheur distrait devant un trou...

Cette cinématographie de la pensée féminine, à la fois obstinée et discontinue, c'est, selon moi, plus encore que la force et le raccourci de l'expression, le mérite littéraire capital du roman.



Pour toutes ces raisons, il m'a semblé que l'Age dangereux valait d'être traduit dans notre langue et présenté au public. Il a semblé aussi à la Revue de Paris qu'il valait d'être publié par elle. Je serais étonné si le lecteur français ne confirmait pas ce double jugement, réservant à cette œuvre étrangère le même accueil favorable qu'elle a déjà reçu hors de son petit pays natal.

MARCEL PREVOST.



L'Age dangereux

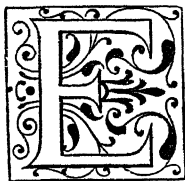


L'Age dangereux

PREMIERE PARTIE

AUTOMNE

Ma chère Lili,



VIDEMMENT, il eût été plus convenable de t'apporter moi-même la nouvelle; — sans compter que je me serais offert l'amusant spectacle de ton épouvante! Mais je n'ai pas pu m'y résoudre.

Toutefois, sur l'honneur! c'est toi, belle âme

innocente, c'est toi la seule de mes amies que j'avise directement. Pourquoi? Parce que je suis sûre que tu ne me critiqueras point. Ton plus grand défaut — ta plus grande vertu — consiste à trouver correct et raisonnable tout ce que fait tout le monde... toi, l'épouse indéfiniment amoureuse de ton mari, l'éternelle couveuse de tes enfants!

Lili, tu es vraiment très bonne. J'ajoute que tu n'as pas la moindre raison d'être mauvaise. Pour toi la vie ressemble à une longue et agréable journée passée dans un hamac sous la voûte ombreuse d'un arbre, — avec ton homme assis à la tête du hamac et tes petits jouant à tes pieds.

Tu me fais penser aussi à la cigogne, nichée dans une roue, sur le toit d'une ferme.

Pour toi, l'existence est douce; tous les hommes sont des anges. Tes rapports avec le monde extérieur sont calmes et stables; tu ignores la tentation. Tu ne te permits la passion que d'accord avec la loi. A quatre-vingts

ans, tu seras encore la vertueuse maîtresse de ton mari.

Ne sens-tu pas l'envie sous mes éloges? Eh bien! oui, je t'envie. Non pas ton mari: — tu peux le garder! — Ni tes grandes perches de filles: — je ne tiens pas à être cinq fois belle-mère, ce qui sera ton lot. — J'envie ton magistral équilibre, j'envie ton irréductible joie de vivre.

Ne te fâche pas! Aujourd'hui, j'ai le spleen. Nous avons dîné en ville deux soirs de suite, et, tu le sais, je ne puis supporter ni trop de bruit ni trop de lumières...

Et maintenant, Lili, nous ne nous reverrons plus. Cela nous semblera tout drôle. Nous avons tant de choses en commun, — outre notre majestueux couturier et notre masseuse aux mains luisantes de graisse!... (Ne disons pas de mal de la masseuse: nous lui devons la sveltesse de nos hanches.)

Tu vas me manquer. Partout où tu te trouves, on vit en cordialité, fût-ce au sommet du Blocks-

berg, l'endroit de la terre le plus sinistre que je connaisse.

Lili Rothe, ma chère cousine, ne tombe pas en syncope, je t'en prie : Richard et moi, nous divorçons.

Ou plutôt nous avons divorcé.

Grâce à la bienveillante intervention du ministre de la Justice, la chose fut menée vite et sans tapage, comme tu vois. Après vingt-deux ans de vie conjugale à peine moins exemplaire que la tienne, chacun de nous deux tire de son côté.

Tu as envie de pleurer, Lili, parce que tu es une âme tendre, une créature du bon Dieu : crois-moi, fais l'économie de tes larmes. Car tu m'aimes bien ; et, si je te dis que tout va ainsi pour le mieux dans le meilleur des mondes, ne t'agite plus.

Les causes de notre divorce ? Pas la moindre qui soit visible, palpable. Nous ne sommes pas devenus fous ; nous n'entrons pas en religion. Richard n'a pas de liaison, que je sache ; je n'ai

pas d'amant. Nul scandale dans notre séparation, sauf celui de deux partenaires mûrs qui jettent brusquement les cartes au beau milieu de la partie.

Il en a coûté un rude combat à mon amour-propre ! Moi dont le point d'honneur fut toujours d'être inattaquable et de passer pour telle, moi qui redoute mortellement le jugement de mes semblables, — me livrer ainsi aux morsures des vipères mondaines !

Moi qui jusqu'ici soutenais que le pire ménage vaut mille fois mieux que pas de ménage du tout, et que, célibataire ou divorcée, une femme n'a droit qu'à la demie-vie d'une paria ! Moi qui traitais d'impardonnable folie tout divorce, passé la première jeunesse !... Voilà que je m'évade d'un ménage parfaitement harmonieux, parfaitement heureux. Commences-tu Lili, à comprendre que le cas est grave ?

Depuis un an, j'avais arrêté ma résolution. Si j'ai tardé longtemps à la réaliser, ce fut, d'abord, pour m'éprouver moi-même, puis, pour des rai-

sons pratiques... Car je suis pratique... M'imaginerais-tu quittant ma maison du Vieux-Marché sans savoir où je vais?

Le motif de ma décision est si simple, si clair, qu'il contentera bien peu de gens. Qu'y puis-je, si je n'en ai pas d'autre?

Comme tout le monde, tu sais que Richard et moi nous nous entendions aussi bien que peuvent s'entendre deux êtres de sexe différent. Jamais un mot méchant ne fut prononcé entre nous. Seulement, certain jour, il me vint l'inspiration (ou bien appelle cela comme tu voudras!) que j'avais besoin de vivre seule. Toute seule, pour moi, avec moi. Traite cela d'idée absurde, de fantaisie inconcevable, traite cela d'hystérie (eh! eh! peut-être...) J'ai besoin de vivre à l'écart des gens, à l'écart de tout.

Pour Richard le coup est rude. J'espère cependant qu'il s'y fera assez vite. Son usine, à la longue, me remplacera.

Nous avons assez gentiment dissimulé notre affaire. La fête champêtre que nous avons

donnée la semaine dernière fut une sorte de représentation d'adieu. N'est-ce pas que vous ne vous êtes doutés de rien?... Sommes-nous assez gens du monde!...

Si je pars ce soir ce n'est pas uniquement pour avoir franchi les montagnes à l'heure où le « potin » éclatera : c'est que j'ai un besoin urgent de solitude.

Joergen Malthe a dessiné et fait construire pour moi une petite villa, — sans savoir aucunement qu'elle m'était destinée.

Cette villa s'élève dans un îlot du Sund, dont je tairai le nom provisoirement. Les pièces sont hautes de quatre mètres; dans la salle à manger il y a place pour trente-six convives. Je n'ai que deux chambres, mais que faut-il de plus à une femme divorcée de mon âge? Le reste de l'habitation, à l'étage supérieur, est composé de pièces plus petites, avec des fenêtres en saillie et des balcons.

Ma chambre à coucher, dûment isolée, est couverte d'un plafond vitré, comme un atelier.

Encore une de mes idées saugrenues : j'ai souhaité voir le ciel juste au-dessus de mon lit... Je crois cette vue saine pour les nerfs, et les miens sont dans un terrible état.

Ainsi pourrai-je à l'avenir, faute d'un sigisbée, flirter avec les petites étoiles du bon Dieu.

Ma villa, d'ailleurs, se recommande par un site merveilleux, une architecture de forteresse et — note ceci — une splendide inhospitalité. La haie, autour du jardin, est solide et hautaine comme le mur de la prison des femmes à Christianshafen. Jamais la porte extérieure n'est ouverte ; il n'y a pas de sortie. Nulle discontinuité entre la forêt et le jardin, entre le jardin et l'eau. Le propriétaire primitif du terrain était un original qui végétait dans une hutte... Hutte si délabrée, si couverte de mousse, que je l'ai laissée debout.

Jamais, au cours du passé, rien ne m'a fait d'avance autant de plaisir que cette prochaine vie d'ermite. J'ai d'ailleurs engagé un imposant cordon bleu, répondant au nom de Torp,

qui sait, comme son *Pater*, la cuisine de tous les pays. Il n'entre nullement dans mon programme de vivre exclusivement d'eau fraîche, de pain sec et de vertu.

Je me passerai de valet de chambre, bien que j'aie un faible pour le service masculin : mes moyens ne me permettent pas ce luxe, ou du moins j'ignore quel luxe je pourrai me permettre avec mes revenus. Et il me déplairait d'accepter l'offre de générosités supplémentaires que m'a faite Richard.

J'ai aussi arrêté une femme de chambre, appelée Jeanne, qui a les plus beaux yeux d'ambre jaune, une flambée de cheveux roux et des doigts si effilés, si bien soignés, que je me demande où elle les a pris.

Torp et Jeanne seront ma seule compagnie. J'aurai donc toute liberté de vivre sur moi-même.

Chère Lili, fais ce que tu pourras pour étouffer les clabaudages sur le compte de ta cousine. Étouffe au moins les plus ignobles. Tu connais

maintenant la vérité vraie touchant notre décision... Un mot encore, extrêmement confidentiel, et sous la condition que tu n'en parleras même pas à ton mari.

Joergen Malthe, le beau Joergen, m'a naguère honorée de son amoureuse et juvénile flamme, comme vous l'avez toutes constaté à votre vif divertissement. Il va, sans doute, simple mortel qu'il est, jeter feu et flamme en apprenant ma singulière retraite. Sois un peu amicale pour lui. Déclare-lui que nulle raison de mysticité ne me détermina.

Plus tard, quand je serai un peu plus reposée, une lettre de toi me ferait plaisir. Je prévois pourtant que les cinq sixièmes de ladite lettre rouleront sur tes enfants et le dernier sixième sur ton mari, — tandis que je souhaiterais entendre parler de toi, tout le long, et aussi de notre chère ville, de sa vie, de ses bavardages. Je n'entre pas au cloître : mes oreilles peuvent supporter les échos de la cité.

A quoi vais-je passer mon temps? Eh bien!

ma chère, ai-je donc laissé derrière moi mes toilettes et mon miroir? Au surplus, le temps a cette propriété merveilleuse que, bien différent des horloges, il continue de marcher sans qu'il soit nécessaire de le remonter. Je possède la forêt et la mer. J'ai mon piano; j'ai ma maison. Et, si jamais le temps me dure, rien ne m'empêche de reprendre du linge!...

Si par hasard il arrivait — Dieu nous en garde! — que d'ici peu la foudre me frappe ou que je meure d'une embolie, voudrais-tu, à titre de cousine et de plus proche amie, te charger de mettre les choses en ordre après moi? Tu ne trouveras pas chez moi ce qui s'appelle du désordre; mais tu n'y trouveras qu'un demi-ordre. Et ce serait pour moi une pensée désobligeante que Richard vînt farfouiller dans mes paperasses maintenant que nous ne sommes plus mariés.

Je te désire toute sorte de bonheurs.

Ton

ELSIE LINDTNER.



Mon cher, mon bon ami et ex-mari,

Ne voilà-t-il pas une appellation savoureuse, littéraire?... Et n'es-tu pas tout remué de recevoir, dans une ville étrangère, des fleurs expédiées par une dame? — Pourvu seulement que les gens comprennent mon allemand de Danoise et te les fassent remettre à temps!...

D'abord, une idée mirifique m'a traversé le cerveau : te souhaiter ainsi la bienvenue dans toutes les villes où tu dois t'arrêter. Malheureusement, c'est tout au plus si je connais les adresses des fleuristes dans certaines capitales, et je suis trop paresseuse pour me procurer celles qui me manquent. Je renonce à cette

somptueuse folie ; inscris-la tout de même à mon actif.

Dois-je être tout à fait franche, Richard ? Je suis un peu honteuse quand je cause avec toi, et je puis te dire sincèrement que jamais je ne t'ai estimé autant qu'aujourd'hui. Mais ce qui est arrivé devait arriver : affermis en toi cette conviction. Si je m'étais laissé fléchir, si j'étais demeurée, — après que ce besoin de solitude s'est imposé à moi, — je t'aurais peiné, torturé, à toute heure.

Mon plus cher, mon meilleur ami, il y a quelque chose de vrai dans cette pensée de je ne sais qui : « Ou bien une femme est faite pour le mariage, et alors peu importe qui elle épouse, elle saura toujours accomplir sa destinée ; ou bien elle n'est pas faite pour le mariage, et alors elle commet un attentat contre sa propre personnalité quand elle s'enchaîne à un homme. »

Apparemment, je n'étais pas née pour le mariage. Autrement, j'aurais dû vivre contente auprès de toi maintenant et toujours : or tu sais

que je *n'étais plus* contente. Mais la faute ne t'en est pas imputable. Je voudrais avoir quelque chose à te reprocher... Je n'ai rien, absolument rien.

Ce fut une lourde erreur, une grande lâcheté que de te promettre, hier soir, de revenir si je regrettais ma décision. Je *sais* que je ne la regretterai jamais. Or, en te faisant cette promesse, du même coup je t'empêchais formellement... Pardonne-moi, cher ami... mais... il n'est nullement impossible que tu rencontres une femme qui puisse jouer un rôle dans ton avenir... Veux-tu me rendre ma promesse?... Je t'en serai reconnaissante. Et ainsi seulement je me sentirai tout à fait libre.

Quand tu rentreras de voyage, si les amis te harcèlent de leurs questions et de leurs sympathies, tiens ferme, ne réponds rien. Mon humiliation serait trop profonde si qui que ce fût — sans exception! — jetait un coup d'œil dans le bon et le mauvais que nous avons partagés. Le passé est le passé. Nul ne saurait comprendre

ce qui unit ou ce qui divise deux êtres humains. Alors, à quoi bon parler de nous aux autres ?

Pense à moi quand tu te mettras à table. Huit heures, ce sera probablement, à l'avenir, l'heure où j'irai me coucher ; en revanche, je me lèverai avec le soleil, peut-être avant lui. Pense à moi, mais ne m'écris pas trop. Il faut d'abord que je m'installe avec pleine tranquillité dans ma nouvelle existence. Plus tard, j'aurai plaisir à t'envoyer un résumé succinct de toutes les extravagances auxquelles peut se livrer une femme lorsque tout d'un coup, à un certain âge, elle n'a plus d'autre maître qu'elle-même.

Suis mon conseil, que je te répète pour la vingtième fois : continue à voir tes amis ; tu ne saurais t'en passer. Vraiment rien ne t'oblige à porter mon deuil, avec du crêpe autour du lustre et des immortelles autour de mon portrait !...

Tu as été pour moi un ami bon, délicat, fidèle. Ne me suppose point assez dépourvue de

délicatesse pour ne pas le reconnaître au fond de mon cœur. Mais ton offre généreuse de me donner de l'argent, je ne puis l'accepter. Je ne te le dis qu'à présent : si je te l'avais dit plus tôt, tu aurais essayé de me convaincre. Mes modestes revenus me suffisent et me suffiront.

Le train part dans une heure... Richard, tu as tes affaires, tu as tes amis, énormément d'amis, plus d'amis que je n'en connais à personne... Si tu me veux du bien, souhaite que je ne regrette jamais le parti que j'ai pris... Je regarde mes mains que tu aimais : je voudrais te les tendre...

Un homme ne doit pas se laisser abattre pour une misère sentimentale. Il ne doit pas exciter la pitié. Je souffrirais si l'on avait pitié de toi. Tu mérites beaucoup mieux que la pitié des gens !

Sûrement, il eût été préférable, comme tu le dis, que l'un de nous deux mourût. Mais, alors, c'est toi qui aurais dû faire un saut dans l'éternité, car je n'ai nulle envie de mourir. Je me

promets trop de plaisir de ma solitude, dans mon île. Vingt années durant, j'ai vécu au Vieux-Marché sous l'ombre de tes ailes. Puissé-je en vivre vingt autres sous les grands arbres, en ménage avec le désert!

Comme ils vont clabauder, tous les clabaudeurs! Nous rions de leurs clabaudages, nous, malins.

Richard, pardonne-moi aujourd'hui et toujours la peine que je suis forcée de te faire. Si j'avais pu, je serais restée. Merci... Merci pour tout...

ELSIE.

Que mes sentiments pour toi aient pu s'abolir, cela m'est aussi incompréhensible qu'à toi. Nul autre homme n'a dérobé une miette de mon cœur. En somme, et tout bien considéré, je suis victime d'une pure et simple maladie nerveuse. — Incurable, hélas!



Mon cher Malthe,

Nous sommes deux amis, n'est-ce pas? et nous resterons tels, même à présent que le sort a séparé nos routes?... Eussiez-vous en ce moment quelques raisons valables de m'en vouloir, ne brisez pas notre amitié : nous n'aurions plus jamais l'occasion de nous réconcilier.

Si, dans une conjoncture aussi importante que celle-ci, non seulement je vous ai caché la vérité, mais encore je vous ai délibérément induit en erreur, ce ne fut ni faute de confiance en vous ni faute d'amitié. L'impossibilité où je suis, encore maintenant, de vous exposer les motifs de ma conduite rend ma justification

plus malaisée : il faut donc vous contenter de ma parole. Joergen Malthé, j'aurais plaisir à me confier à vous, mais c'est impossible. Je ne peux laisser pénétrer en moi aucun regard humain.

Vous n'avez pas oublié cette soirée de septembre, l'an passé, où, pour la première fois, je vous ai parlé d'une de mes amies qui voulait divorcer et qui, par mon entremise, vous priait d'établir le plan d'une villa destinée à l'abriter, solitaire, pour le reste de sa vie? Cette idée d'une maison de solitude vous pénétra si bien que votre projet, votre plan, approchèrent de la perfection. Chaque fois, cette année, que nous nous rencontrions, nous causions de la « Villa blanche », comme nous la nommions, et nous nous plaisions à partager ce petit secret. Votre fantaisie ne se prêta pas moins volontiers à disposer l'intérieur de la maison, à dessiner le mobilier, à prévoir la décoration. Vous y goûtiez une joie sincère, tout en regrettant de ne pas connaître personnellement l'objet vivant de

vosre labeur... Vous vous souvenez qu'une ou deux fois je vous dis en plaisantant : « Faites comme si c'était pour moi. » Et je n'ai pas oublié votre réplique : « Il m'est pénible qu'une étrangère habite cette maison que j'ai créée sans cesser de penser à vous. »

Jugez vous-même, Malthe, combien il m'était pénible, à moi, de vous laisser dans l'erreur ! Mais je ne pouvais vous renseigner, par égard pour mon mari. Aussi, pendant l'été, j'évitai de vous rencontrer ; face à face avec vous, le mensonge me devenait impossible.

C'est moi, oui, c'est moi qui habiterai la « Villa blanche ». J'y habiterai toute seule.

Il ne sert de rien que je vous dise : « Ne soyez pas irrité ! » Vous ne seriez pas l'homme que vous êtes si vous n'étiez pas irrité.

Vous êtes jeune, la vie s'ouvre devant vous. Moi, je suis vieille. Je suis vieille, vous dis-je. Dans peu d'années, je serai si vieille que vous ne comprendrez plus comment il fut une heure où j'étais pour vous « l'unique ». Ce n'est pas

pour vous chagriner que j'insiste sur votre jeunesse, — cette jeunesse que vous haïssez à cause de moi! — Je sais que vous n'êtes pas un jeune homme léger; mais je sais aussi que les lois de la vie sont infaillibles, que la marche de la vie est inexorable.

En pénétrant, femme divorcée, dans ce *home* que vous avez édifié, je me souviendrai de vous, tous les jours, et je vous dirai en pensée ce chaud : « Merci ! » qui se fige si froidement sur le papier.

Je ne vous défends pas de m'écrire, mais j'aimerais mieux, de vous, le silence, — sauf peut-être un mot d'adieu. Des lettres, entre nous, n'apporteraient même pas un reflet des heures que nous avons coulées ensemble.

Ah! les bonnes heures! Nous parlions de tout, et surtout de rien. J'ai idée que nous avons fort peu d'esprit; et cependant nous ne nous ennuyions jamais.

Si mon absence vous cause un désappointement, du chagrin, de la souffrance, réfugiez-

vous dans le travail : au fond de ma solitude, je pourrai encore être fière de vous... Vous m'avez enseigné à me servir de mes yeux : grâce à vous, il y a dans le monde beaucoup, beaucoup de choses que j'aurais voulu voir, car vous m'avez appris la beauté du monde.

Mais le plus sage pour moi est de m'abandonner à ma destinée. Je tire après moi la porte de la « Villa blanche », — et, du coup, mon histoire est finie.

Votre

ELSIE LINDTNER.

Je relis ma lettre et je la trouve sèche, froide. Mais il est plus difficile d'écrire une telle lettre à un ami cher qu'à un étranger.

•



De mon île. — Dans mon antre.

La première journée est passée. Dieu me vienne en aide pour les suivantes ! Actuellement tout me rebute ici, depuis l'odeur du bois neuf et des papiers frais jusqu'au bruit de la pluie au-dessus de ma tête.

Aussi quelle fantaisie saugrenue d'avoir coiffé ma chambre d'un vitrage ! J'ai la sensation de vivre sous un parapluie que l'eau, d'un moment à l'autre, va percer, — ce qui ne manquera pas d'advenir, cette nuit : les châssis mal joints laisseront filtrer l'eau et je me réveillerai dans une mare.

Je me réveillerai !... si toutefois je m'en-

dors!... Ma tête brûle de fatigue, mais je ne pense même pas à gagner mon lit.

Toute une année, j'ai eu le loisir de méditer, — et voici qu'à présent je ne comprends plus ce que j'ai fait. N'ai-je pas simplement fait une sottise... une laborieuse et irrévocable sottise?... Est-ce que, par hasard, mes nerfs exaspérés ne m'ont pas joué un mauvais tour?... Est-ce que par hasard?...

Comme je suis seule! Ma volonté est paralysée; j'ai peur. Mais le pas est franchi : impossible de retourner en arrière. Et je ne veux rien regretter.

Je me sens pénétrée d'une humidité glacée, jusque dans le dos... C'est toute cette pluie!... Elle m'agace. Elle m'irrite.

Que vais-je devenir, réduite à la société de ces deux femmes qui n'ont avec moi de commun que le sexe? Personne à qui parler; personne à voir. Certes Jeanne n'est pas répugnante, mais je ne peux pourtant pas faire la conversation avec elle. Quant à Torp, elle s'a-

dapte à son sous-sol comme un gnome à sa caverne. Rien qu'à la voir, on se dit qu'elle serait faite pour repeupler un désert. Et puis son corset la déforme par derrière et par devant.

De ma vie, une telle déception ne s'est appesantie sur moi. De ma vie, je n'ai eu tant de peine à faire bon visage à mauvais jeu que tout à l'heure, quand je pataugeais dans le jardin détrempé pour gagner la maison vide, la maison où nulle fleur ne me souhaita la bienvenue... (Décidément, les pièces sont trop vastes... Que ne l'ai-je prévu!)

J'ai tout de même gardé le décorum, et mon entrée ici ne fut pas trop dépourvue de dignité...

Ah! la pluie, la pluie!... Jeanne et Torp nettoient encore : je crois qu'elles vont passer la moitié de la nuit à frotter, à balayer, à ranger, comme si nous attendions des invités demain matin... Moi, je défais mes malles, je m'arrête, je recommence, je m'arrête encore, consternée devant l'abondance de mes toilettes. N'eût-il

pas mieux valu les envoyer à quelqu'une de nos précieuses ventes de charité? Ici, elles ne me donneront ni utilité ni plaisir. Un costume de mérinos noir, un châle de laine blanche, que me fallait-il de plus?

Dieu sait combien, à l'heure qu'il est, je voudrais me retrouver au Vieux-Marché, même si je n'avais que Richard pour compagnon d'ennui!

Qu'est-ce que je fais ici? Qu'est-ce que je veux?

Pleurer, sans avoir de comptes à rendre à personne?...

... Naturellement, toute cette langueur a pour cause unique la pluie. Il me tardait tant d'arriver ici! Ce n'était pas seulement un caprice hystérique. Mais non! mais non!

Tout de même, pour une prison, j'ai trouvé une prison.

•



Hier, j'avais mes nerfs. Aujourd'hui je me sens fraîche et vive comme une ablette.

Nous avons accroché des tableaux; nous avons fait trente-six trous de trop dans les murs neufs: impossible maintenant de les cacher. (*Note*: écrire à Richard pour qu'il fasse encadrer mes gravures.) On ne saurait prétendre que nous ayons montré beaucoup d'adresse dans les accrochages; nous étions plutôt maladroites: — la maladresse des hommes quand ils nous agrafent. — Vaille que vaille, les tableaux sont tout de même appendus aux murs et ils n'y font pas trop fâcheux effet.

Mais pourquoi diable ai-je donné à Torp, pour en orner sa cuisine, ma *Villa au bord de la mer*?...

Avais-je peur de la garder auprès de moi? Ou bien était-ce un désir stupide de lui faire de la peine, à *lui*?... *Son* seul cadeau!... J'ai honte de moi.

Jeanne, de ses mains, a mis des fleurs partout... et déjà règne ici plus d'intimité. La maison m'appartient, j'en prends possession. Le soleil brille. J'ai plaisir à examiner les meubles un à un. Je fais revivre le temps où nous en discussions les dessins ensemble.

Je n'aurais pas dû lui laisser faire ces dessins. C'était absurde.



Heureux les êtres qui passent aisément les heures dans leur propre compagnie! Regarder les autres faire des bulles de savon, voilà mon affaire. Mais en faire moi-même...

J'ignore, décidément, l'art de créer du confort autour de moi. Je l'ignore radicalement. Ma villa blanche a toujours l'air inhabitée, malgré la profusion de fleurs que Jeanne renouvelle sur mon ordre. Est-ce à cause de cette odeur de choses trop neuves, — ou faute de l'odeur des vieilles choses?... Ici cela ne sent ni la poussière, ni la houille, ni la térébenthine, ni tout ce qui faisait que le Vieux-Marché était le Vieux-Marché. Ici tout est si propre qu'on hésite à poser son pied; les parquets brillent comme s'ils étaient frottés d'argent... A l'instant, Torp, sur ses chaussons de feutre, vient me demander si elle ne pourrait pas se procurer un chemin de sparterie pour ménager le plancher de sa cuisine. Je suis comme elle: j'hésite à déflorer tout ce pitchpin vierge.



A quoi bon tant de discours et tant d'articles sur l'égalité des sexes, aussi longtemps que nous autres femmes, à certains moments, serons les esclaves d'une nécessité inéluctable ?

Ces jours-ci, le malaise a été pire que jamais, peut-être parce que j'étais si seule ! Nul être humain à qui parler... Oui, c'est entendu, je devrais garder le lit, ne fût-ce que par coquetterie, pour ne pas vieillir trop vite. Quand j'habitais la ville, j'avais cette sage coutume. Mais ici...

Malgré tout, je suis assez contente de l'empire que j'exerce sur moi-même. Beaucoup de mes pareilles n'en ont pas autant...

La lune en est à son premier quartier ; il souffle un vent froid, sec : rien qu'à l'entendre, on a envie de tousser.

Le vent est mon ennemi, et ici l'ennemi pénètre à son gré. Que n'ai-je orienté ma maison vers le midi et dans un repli du sol propre à couper le vent ! Ma maison regarde le nord, et la mer s'ouvre juste en face.

Je n'ai pas encore franchi la porte du jardin. Aussi longtemps que je le pourrai, j'ai résolu de me terrer dans ce petit coin. Je m'y habituerai. Il faut que je m'y habitue...

Un tas de braves gens m'assomment avec leurs lettres. Seul Malthe se tient coi. Ne daignera-t-il pas me répondre ?



Jeanne me suit des yeux, comme pour s'initier à mes manières... Ai-je donc des « manières » ?

Mais, pour Dieu, que cherche cette fille ici ?

Elle ne paraît guère faite pour la vie cloîtrée d'une camériste célibataire dans une île. Et je ne peux tout de même pas lui offrir la compagnie d'un valet de chambre!... Des yeux d'hommes dans ma maison? Non! j'en ai trop vu!

Un valet de chambre, cela signifierait aussitôt amour, disputes, ennuis — ou bien mariage et changement. — Non! j'ai droit à la paix, je sauvegarderai ce droit... Ce qui pourrait m'arriver de pire, ce serait de jouer au whist avec Jeanne et Torp. Après tout, pourquoi pas?

Torp occupe ses soirées à faire des patiences sur le rebord de sa fenêtre. Elle doit questionner la destinée, demander si, par fortune, des marins vigoureux ne feront point naufrage sur l'île déserte que nous habitons.

Quant à Jeanne, elle trotte, les jambes gantées de soie. Bizarre!... Lili me reprochait à moi-même les bas de soie comme un luxe pernicieux. Est-ce, chez ma soubrette, un besoin tout personnel? Ou bien est-elle à ce point ferrée sur les goûts des hommes?



Il pleut de l'or, de tous ces bouleaux qui se dressent, frémissants, autour de la maison. Pas la moindre brise : pourtant les feuilles tombent. Ce matin, longtemps je suis demeurée debout, sur le petit balcon ; j'ai laissé mes regards errer par-dessus la forêt. Pourquoi me sentais-je si tranquille ?

Débile créature, je ne pouvais m'empêcher de m'appliquer la phrase que la Genèse applique au Créateur : « Et il vit que tout cela était bien... » Ma quiétude avait-elle pour cause la chaude et rousse coloration des arbres ? Ou bien l'odeur profonde exhalée par les bois ?

Toute la journée, j'ai rêvé à Malthé, avec un vif plaisir d'avoir agi comme j'ai agi...

Il aurait tout de même pu me répondre.



Jeanne a découvert le secret de ma chevelure : elle m'a demandé la permission de me coiffer quand vient le soir, à l'heure où mes cheveux « se réveillent ». Elle est, en matière de coiffure, une artiste véritable. Je m'étais assise devant la glace ; je lui ai permis de travailler à sa guise aussi longtemps qu'il lui a plu.

Elle noua mes cheveux, puis les dénoua ; elle en couronna mon front comme d'un turban ; elle les boucla ensuite à la grecque ; elle les partagea et les aplatit autour de ma tête comme un capuchon. Elle jouait avec eux ; elle les arrangeait de dix manières différentes, comme si elle avait fait un bouquet avec des fleurs sauvages.

Mes cheveux, je le confesse, sont toujours mon orgueil, même à présent que leur nuance

perd insensiblement sa chaleur. Jeanne disait — pour me consoler! — qu'ils ressemblent à un bois dans l'arrière-automne...

Je voudrais bien savoir si cette fille sort du ruisseau ou d'une honnête famille pauvre.



« Mille femmes peuvent regarder l'homme qu'elles aiment et mettre toute leur âme dans ce regard : l'homme qu'elles regardent n'en sera pas plus ému qu'une pierre au bord du chemin. Et puis une femme passera, à qui le ciel n'a pas donné d'âme, mais dont le sourire artificiel aura le mystérieux pouvoir d'aiguillonner le douloureux désir des meilleurs parmi les hommes... »

J'ai trouvé, un jour, cette phrase soulignée dans un livre ouvert sur ma table. Qui l'avait

soulignée? Je l'ignore. J'ignore également si on l'avait soulignée pour m'offenser, ou par hasard.



Je suis assise; j'attends mon ennemi mortel. Va-t-il se glisser insidieusement ou m'apparaître tout à coup? Va-t-il me vaincre, ou serai-je la plus forte? Je suis prête à la défense, — mais cela suffit-il?



Le soir.

Non, Torp est par trop romantique! Aujourd'hui, il lui a plu de décorer la table avec de la

vigne vierge. Vigne vierge festonnant la suspension; vigne vierge rampant autour de la nappe. Le rôti s'enjolivait de feuilles d'une couleur vineuse, comme un navire pavoisé de drapeaux, le jour de la fête du roi. Parmi tout cet appareil, je siégeais seule, sans un être humain pour qui me faire belle. Moi qui, vingt années durant, quand j'assaisonnais la salade, voyais au moins une paire d'yeux suivre attentivement les tranches de pain frottées de ciboulette, — comme si je me fusse acquittée d'un merveilleux rite indien!...

Une table parée comme pour une fête où l'on s'assied seule : voilà bien la chose la plus solitaire qu'on puisse imaginer!

Il me serait agréable que Torp eût moins de « style », comme elle dit. Assurément elle a servi dans de grandes maisons, et, de chacune, elle a emporté quelque usage considérable. Je lui accorde volontiers de me servir avec des gants et d'arborer un large nœud de soie sur ses cheveux qui sentent la cuisine. Mais, quand elle

s'efforce de tailler en pointe ses pauvres ongles de travailleuse, alors, non... cela devient tragique!

Elle « romantise » tout. Je ne serais pas autrement étonnée si, quelque jour, elle s'avisait d'enguirlander son fourneau avec des roses et suspendait des œuvres d'art entre ses casseroles.

Malgré ces légers inconvénients, j'ai bien fait de ne pas emmener ici mon valet de chambre Samuel. Si bien qu'il m'eût servi, il ne m'eût pas mieux servi que Jeanne. Et, du moins, je suis délivrée de ses yeux, qui, malgré leur humilité, me faisaient l'effet d'un papier à mouches plein de mouches agonisantes et de mouches mortes.

Le regard de Jeanne a quelque chose de fin, de glissant, qui me tient compagnie comme une causerie charmante. En somme, c'est pour elle que je m'habille. Mais causer *réellement* avec elle, je ne le puis pas. Il me déplairait d'essayer et d'être déçue.

Les hommes m'ont souvent confié que j'étais

la seule femme avec laquelle ils pouvaient causer comme ils causent entre eux. Pourtant, en face d'un homme, je ne me suis jamais sentie sa pareille. Je ne comprends que mon sexe; je n'admire que mon sexe.

En vérité, je trouve qu'il y a plus de différence entre un homme et une femme qu'entre une pierre inerte et une plante qui pousse. Je dis cela, moi qui... moi qui...



Eh bien! Qu'est-ce que cela peut me faire? Nous n'étions pas deux amies. Qu'elle m'ait accordé sa confiance, cela n'engage pas mon cœur. Si le drame s'était accompli cinq ans plus tôt, j'en aurais éprouvé une sensation intéressante, rien de plus. Pareillement, si j'avais lu dans le journal: « ... morte d'apoplexie ou de

fièvre typhoïde... », mon calme n'en eût pas été troublé.

Je m'étais abstenue exprès de lire aucun journal. Par hasard, j'en ouvre un aujourd'hui, après un mois d'ignorance complète. Mes yeux tombent sur ce titre : « *Une folle qui se tue dans un asile.* »

Et me voilà toute bouleversée, comme si j'étais complice d'un crime, comme si c'était moi qui avais envoyé cette femme à la mort...

Soyons sincère. Je suis bien un peu complice. Je l'ai abandonnée à un instant de sa vie où peut-être il y avait encore chance de la sauver... Bah! Chassons cette idée qui est maladive. Quand un être humain veut s'évader ainsi, personne n'a le devoir ni le droit de le retenir.

Pour moi la vie ou la mort d'Agathe Ussing sont choses secondaires. Seules, les circonstances me troublent.

Était-elle folle? Ne l'était-elle pas? Sans doute, pas plus folle que nous toutes; mais sa maîtrise de soi cassa soudain, comme un arc trop

tendu. Elle voyait, disait-elle, la grimace d'une tête de mort dans chaque sourire!... Simple hanneton : mais n'était-ce pas déjà marquer un peu de démente que de raconter cela?... Et, lorsqu'on accueillait ses confidences par une cordialité ironique, son regard, à elle, devenait contraint et investigateur : on devinait qu'elle cherchait éperdument à se convaincre elle-même. Et une si profonde terreur habitait ses yeux qu'en le recevant, ce regard, au fond des nôtres, nous sentions monter de nous-mêmes le froid glacial de notre propre angoisse.

On était ainsi force de reconnaître en soi ces misères qu'on ose à peine pressentir...

Je n'oublierai jamais une lettre où elle avait tracé en caractères remarquablement incertains la phrase suivante :

Si les hommes soupçonnaient ce qui se passe en nous autres femmes dès que nous avons franchi la quarantaine, ils nous fuiraient alors comme la peste ou nous abattraient comme des chiens furieux.

Une telle philosophie de la vie aboutit à ce résultat qu'il fallut l'interner, — car, au lieu de la garder pour elle, elle s'avisa, un beau jour, de l'écrire en majuscules sur les murs de sa maison. Fantaisie qui fut considérée comme une preuve indiscutable de folie...

Je ne m'explique pas à moi-même pourquoi je suis allée la voir dans sa maison de santé. Point par pitié pure. Plutôt par cette curiosité douloureuse qui fait dire aux patients : « Montrez-moi le membre qu'on vient de m'amputer... » J'avais besoin de plonger mes yeux dans cet obscur avenir féminin, dans cette pénombre de démence où Agathe avait pénétré avant moi.

Je constatai un étrange phénomène... Elle n'avait jamais aimé son mari; au contraire, elle l'avait trompé avec une impudence qui ne serait point tolérable hors de la bonne société. Eh bien! la jalousie lui causait maintenant les tourments de l'enfer. Elle était jalouse de son mari. Point de ses amants : leur temps était passé. De son mari, parce qu'il était là, parce qu'il était

du moins son plus fréquent visiteur; parce qu'elle portait son nom et qu'ainsi elle se sentait toujours enchaînée à lui.

Sur toute autre chose elle me parla clairement, raisonnablement. Comme on nous avait laissées en tête à tête, elle me dit : « Le pis est que ma folie ne durera qu'un temps; je le sais; c'est une maladie inhérente à mon âge. Un jour, elle s'en ira; un jour, l'inévitable accès sera passé. Mais à quoi cela me sert-il, à présent? »

Non, cela ne lui servait à rien, pas plus que le fard horrible dont elle badigeonnait son visage dévasté.

Cela ne lui servait à rien.

Qu'elle soit morte, c'est un bien, pour elle-même et pour les survivants. Mais je ne peux détourner ma pensée des heures qui, pour elle, ont précédé cette mort, entre le moment où elle avait décidé le suicide et le moment où elle l'exécuta.



« Si les hommes soupçonnaient... »

On peut dire que sur toute la surface de la terre pas un homme ne connaît une femme. Aucun homme ne connaît aucune femme.

Ils nous connaissent à peu près comme les abeilles connaissent les fleurs, pour les saveurs diverses qu'elles donnent au miel. Pas plus.

Comment pourrait-il en être autrement ? Si une femme dépensait son effort à se montrer telle qu'elle est, devant son mari ou devant son amant, on la jugerait atteinte d'une inguérissable maladie mentale.

Quelques-unes d'entre nous fournissent bien certains indices touchant leur être intime par des caprices, des éclats d'hystérie, des accès de mélancolie ou de colère : mais cette franchise

involontaire est en général fortement altérée par la plus exquise perfidie.

Entre homme et femme, se dit-on jamais la vérité? La dit-on quelquefois? Le plus souvent, je crois, on ne ment pas tout à fait. On ment à moitié, cachant ceci, embellissant cela.

Il règne entre les sexes une irréductible inimitié. On la dissimule parce que la vie doit être vécue, parce que c'est plus commode ainsi; mais l'inimitié ne désarme pas, même dans les minutes suprêmes où les deux sexes confondent leur destinée.

Pour une femme qui connaît les femmes et les comprend, il serait facile de prouver cela; et toute femme, l'écoutant parler, seule à seule, lui donnerait raison. Mais si un homme intervenait soudain dans la conversation, aussitôt les deux interlocutrices s'uniraient pour écraser la vérité sous leurs pieds comme un venimeux serpent.

Les hommes peuvent être sincères envers eux-mêmes et envers les autres; les femmes ne

le peuvent pas. Elles sont viciées dès leur naissance. Plus tard, l'éducation les corrompt davantage, puis la fréquentation des autres femmes, et, enfin, le mariage lui-même.

Une femme peut chérir un homme plus que sa vie, elle peut lui sacrifier son temps, sa santé, son existence. Mais elle ne peut pas se confier à lui si elle est vraiment femme.

Elle ne le peut pas, car elle ne l'ose pas.

Parcillemeut un homme peut — un temps plus ou moins court — aimer sans restriction. Il se laisse alors ouvrir comme un meuble plein de tiroirs et de casiers dont on aurait les clés. Il se livre lui-même, présent et passé. Une femme, dans la liaison amoureuse la plus étroite, ne livre de son « moi » secret que ce que la raison lui permet de livrer.

Sa pudeur ne ressemble en rien à celle de l'homme. Elle commettrait plutôt un inceste que de livrer à un homme les pensées cachées qu'elle trahit parfois, sans scrupule, à une autre femme. Entre hommes, l'amitié est de tout autre

sorte. C'est quelque chose d'honnête et de franc, d'où il suit qu'ils peuvent se séparer sans colère, sans obligation réciproque, sans crainte. L'amitié entre femmes est une espèce de conjuration maçonnique : la rupture devient un crime mutuel. Deux amies se brouillent : elles gardent l'une contre l'autre des armes mortelles, dont, seule, une peur mutuelle les empêche de se servir.

Et pourtant il y a des femmes honnêtes, ou du moins nous le croyons... Croyance indispensable! Qui pourrait ne point croire en sa mère ou en sa sœur? Oui... mais qui croit *absolument* en sa mère ou en sa sœur? Absolument, sans réserve? Qui n'a jamais pris sa mère ou sa sœur en flagrant délit de mensonge ou de faux-fuyant? Qui n'a pas, le temps d'un éclair, entrevu chez sa mère ou chez sa sœur des profondeurs d'âbîme?...

Quel homme a jamais compris sa mère ou sa sœur?

L'être humain chemine seul, l'être humain

est seul. Chaque femme habite sa propre planète, faite d'un feu central qu'enveloppe une mince croûte de terre. Et comme les étoiles parcourent leur route éternelle, à travers l'espace, isolées dans l'innombrable fourmillement des autres étoiles, ainsi chaque femme accomplit sa route solitaire à travers la vie.

Mieux vaudrait pour elle marcher nu-pieds sur des éclats de verre. La douleur qu'elle en éprouverait serait peu de chose auprès de ce qu'elle éprouve quand, le sourire aux lèvres, elle sort de sa propre jeunesse pour entrer dans ce désespoir qui s'appelle vieillir — vieillesse...

.

Toute cette philosophie m'est venue, sans nul doute, de ce que, ce matin, j'avais mangé du saumon : c'est un poisson fort lourd et d'une digestion laborieuse.

Peut-être aussi, n'ayant pour toute compagnie que Jeanne et Torp, en suis-je réduite à mes propres divagations.



Prenons la plupart des hommes : leur état d'esprit ne subit pas l'influence de leurs vêtements ; et, de même, les circonstances n'ont pas de pouvoir sur leur vie sentimentale. Il en va tout autrement de nous autres femmes. Nous ne sommes pas les mêmes sous des habits différents : nous revêtons un être qui s'harmonise avec notre toilette. Et nous marchons, nous rions, nous parlons, nous agissons selon le caprice des circonstances.

Exemple : une femme veut se confier à son amie. La confidence ne sera pas la même, ni faite dans les mêmes termes, si c'est en plein jour, dans un salon, ou bien au crépuscule, dans un petit boudoir, — fût-elle, dans les deux cas, seule avec sa confidente.

Si donc certaines femmes reçoivent des confidences féminines en nombre exceptionnel, je suis convaincue qu'elles le doivent à des qualités physiques bien plus qu'à des qualités morales.

Il y a des maisons dont l'aspect est si chaudement intime que, même sans un mot de bienvenue, l'étranger s'y sent à l'aise dès l'abord. De même certaines femmes ont une telle « réceptivité » que les autres femmes sont, pour ainsi dire, contraintes de se confier à elles.



L'histoire du sourire n'a jamais été écrite, tout uniment parce que les quelques femmes capables de l'écrire ne veulent pas trahir leur sexe. Quant aux hommes, leur ignorance est la

même là-dessus que sur tout ce qui concerne la femme, — sans excepter l'amour.

J'ai causé avec plusieurs gynécologues renommés; j'ai fait semblant d'admirer leur savoir. Mais, à part moi, leur simplicité me faisait rire. Ils savent nous ouvrir et nous recoudre, — comme les enfants éventrent leurs poupées pour voir la sciure de bois qui les remplit et ferment ensuite la blessure avec le fil et l'aiguille. — Ils ne vont pas plus loin. Si, peut-être, tout de même : à la longue, ils finissent par soupçonner l'extrême supériorité des femmes en matière de mensonge et constatent que le plus sage est de prendre, une fois pour toutes, l'air de les croire sur parole...

Les médecins pour femmes ont beau être malins, ils n'apprendront jamais rien de ce que les femmes n'avouent qu'entre elles. C'est inévitable : entre les sexes, il n'y a pas seulement la profonde, l'éternelle inimitié, mais encore l'abîme insondable de l'inintelligence réciproque.

Exemple :

Tous les mots de la langue réunis ne peuvent pas exprimer ce qu'un sourire exprime. Or, entre femmes, le sourire est un signe maçonnique. Nous pouvons en user les unes avec les autres sans craindre qu'il soit compris par quiconque n'est point femme.

Le sourire est un langage connu de nous seules. Notre sourire traduit nos instincts, nos vices ; il reflète nos vertus ; il est la meilleure expression du vague, du vide qui est en nous.

Le sourire est encore une barrière factice derrière laquelle se retranchent les plus rusées d'entre nous...

Hommes, vous ne savez pas sourire. Votre mine est plus ou moins bienveillante, plus ou moins gaie, plus ou moins grimaçante par l'effet d'un désir. Mais pour sourire il vous manque la souplesse, il vous manque l'astuce. La femme assez imprudente pour ne pas masquer son visage livre son âme dans le sourire. J'ai connu

des femmes qui, dans un sourire, mettaient leur âme à nu.

Nulle femme ne pense tout haut, mais la plupart des femmes sourient tout haut. Et le fait que nous démasquons dans notre sourire notre « moi » intime, le tourbillon intérieur de notre âme, — ce fait prouve l'absolue solidarité de notre sexe.

A-t-on vu jamais *la femme* trahie par une femme?

N'admirez pas trop cette apparente loyauté! C'est, ni plus ni moins, la peur de se trahir soi-même, en révélant des choses qui sont la propriété mystérieuse et commune du sexe tout entier.

Pourtant, s'il se trouvait une femme qui voulût un jour livrer toute son âme?...

J'y ai réfléchi : à l'heure qu'il est, j'incline à penser qu'elle ferait à notre sexe un tort définitif, éternel.

Nous sommes un tel mélange de bien et de mal, de vérité et de mensonge, que, pour démê-

ler les fils de notre écheveau et saisir leur point de départ, une incroyable finesse de doigté serait nécessaire.

Les hommes en sont incapables.

Récemment, ce fut une mode que les filles de joie publiassent leurs souvenirs en forme de journal ou de confession. Une lectrice quelconque a-t-elle jamais recueilli dans toute cette littérature un seul trait intime, une seule révélation franche, un seul dévoilement sincère de ce que nous cachons si jalousement?

D'ailleurs, si une de ces malheureuses s'efforçait vraiment de dépeindre sa vie intérieure, quel éditeur oserait mettre son nom sur le livre?

J'ai connu un homme qui, certain jour, agité de nobles desseins et trop convaincu de son aptitude à gouverner les âmes, entreprit de sauver une petite fille qu'il avait rencontrée dans un bouge. Il l'emmena chez lui, comme une sœur; il lui donna toute sa confiance; il lui sacrifia tout son temps. De l'avoir ainsi arrachée à son affreuse condition, il concevait un orgueil

infini. La petite se montra reconnaissante comme un épagneul et pudique comme une fiancée de roman. A ce point qu'il résolut de l'épouser. Mais, un beau jour, elle disparut. Il ne trouva d'elle qu'un billet, avec ces mots :

« Je te suis reconnaissante infiniment; mais tu m'ennuies. »

Durant leur cohabitation, il ne s'était pas assimilé la plus petite parcelle de cette nature féminine. Il n'avait pas compris que, pour la maintenir en état de satisfaction, un doux et tendre traitement ne suffisait pas, mais qu'il fallait encore remplacer pour elle l'horrible divertissement qu'elle avait quitté.



Tout aveu du cœur féminin (sauf entre parents, car la parenté banalise tout) revêt à mes

yeux une beauté, dégage une ardeur qui lui valent une réelle solennité, même quand il blesse la décence convenue.

Je me rappelle certain jour, — un jour tout oppressé par la chaleur de juin et le parfum des roses, — où, des amies et moi, nous vînmes à parler des larmes. Au début, chacune de nous faisait quelques façons pour être franche; mais un mot entraînait un autre : peu à peu nous nous empêtrâmes dans nos propres lacets, et, finalement, les plus rebelles durent exprimer le dangereux venin que jusqu'alors elles retenaient soigneusement...

Et l'unanime confession fut que pas une de nous ne pleurait par l'effet d'une nécessité intime. Les larmes sont un don que nous fait la nature : c'est affaire à nous, ensuite, de les prodiguer ou d'en user en ménagères économes.

La confession la plus curieuse fut celle de Sophie Harden. Pleurer n'était pour elle qu'un jeu sadique : elle se complaisait dans sa souffrance. Et son mari, l'honnête homme ! ne savait voir

que la souffrance : elle ne lui laissa jamais soupçonner le singulier bonheur qui s'y mêlait.

La plupart des autres convinrent qu'elles se servaient des larmes pour se mettre en train quand leurs nerfs avaient besoin d'une scène. Toutefois Astrid Bagge, douce et paisible mère de famille, avoua qu'elle mettait ses peines en réserve pour les soirs où son mari dînait avec le Comité des Chemins de fer, car il n'aimait pas à la voir pleurer. Alors dans la solitude et dans l'obscurité elle épanchait, d'un seul coup, tout le chagrin des semaines antérieures.

Quand ce fut mon tour de parler, je dis la vérité, par hasard. Je déclarai que je m'offrais le luxe des larmes une fois, au plus, tous les deux ans, quelle que fût mon envie. Cela pour préserver mon teint... Et mon teint prouve en effet que je ne mentais pas.



Il y a des déserts que ne rafraîchit jamais ni la pluie ni la rosée. Ma vie a été un désert.

Moi qui aime à recevoir des confidences, j'ai une peur tout à fait malade d'en faire. Peut-être parce que pendant mon enfance j'ai été tellement seule, tellement repliée sur moi-même!... Plus je réfléchis sur la vie, plus il me devient clair que j'ai mal utilisé mes aptitudes au bonheur. Je n'ai pas de doux souvenirs d'infidélité; je vieillis sans reproche — et si lasse!

Assise à ma table, j'écris ceci pour moi seule. Je sais que personne ne le lira; et pourtant ce que j'écris n'est pas tout à fait vrai. Même face à face avec moi-même, je ne peux pas écrire la vérité.

La vie a passé à côté de moi; mes mains sont

vides; maintenant il est trop tard. Le bonheur a frappé à ma porte, et moi, folle, triple folle, je ne l'ai pas laissé entrer. Chaque fille du peuple qui se sauve avec un galant excite mon envie; et pourtant je demeure assise, à attendre la vieille.

Astrid Bagge... En écrivant son nom, il me semble qu'elle est debout derrière mon dos et que je sens ses larmes s'égoutter sur mon cou. Moi, je ne peux pas pleurer. Je voudrais bien pleurer.



L'automne!

Torp, avec de grosses bûches, alimente des feux monstres dans les cheminées. Le bois qui brûle exhale un parfum qui monte au cerveau; la maison se remplit de chaude intimité.

Faute de meilleur passe-temps, je tisonne.

J'écorce soigneusement chaque bûche avant de la jeter dans l'âtre. L'écorce de bouleau, quand elle se consume, me grise comme un vin trop capiteux. Penchée vers l'âtre, j'y hume des rêves, tel un buveur dans sa bouteille. Les rêves viennent et s'en vont...

Joergen Malthe, enfant que tu es!...



Mon jardin a l'air d'un chétif cimetière que les vivants oublieraient d'entretenir. La vigne vierge dégringole de la véranda en festons couleur de sang. Les limaçons se traînent sous la pluie : leur allure me fait penser à des femmes enceintes. La haie est toute tachetée de toiles d'araignée. Quant on marche dans les allées, le sol visqueux colle aux semelles.

Il y a des gens qui appellent l'automne « une charmante saison » !...



Ma volonté est paralysée par le dégoût que je m'inspire à moi-même. Malgré moi, je suis aux écoutes, et je m'énerve à attendre les courriers, qui ne m'apportent rien. Mes mains, par moments, croient sentir distinctement le glacé des cartes d'invitation qui, naguère, affluaient chez nous justement à cette époque. L'approche du soir me rend inquiète. Naguère l'activité de mes journées allait croissant jusqu'à l'heure « où l'on reçoit ». A présent, les heures, l'une après l'autre, tombent en cendres devant mes yeux.

Je suis moi-même et je ne suis plus moi-même. Parfois je jalouse tout être vivant qui peut « être deux », qui a le droit de s'apparier, fût-ce dans la haine ou dans l'habitude. Moi, je

suis seule; je suis exclue. La belle consolation que de pouvoir ajouter : « C'est moi qui l'ai voulu! »



Une lettre de Malthe...

Non, je ne l'ouvrirai pas, je ne veux pas savoir ce qu'il écrit...

La lettre est lourde...



Mes nerfs sont calmes. Une fois couchée, le sommeil tarde à venir et je m'éveille souvent. Au-dessus de ma tête brillent les étoiles; jamais je ne connus pareille sensation de repos et de

paix... Est-ce à cause des étoiles, ou de la lettre?

Quarante-deux ans! C'est mon âge : je n'y peux rien. Pas une seule journée ne se rachète... Quarante-deux ans! Mais pendant la nuit cela ne me fait pas de chagrin : les étoiles, là-haut, comptent par éternités, non par années... Il m'arrive de sourire en songeant que, dès le retour de Richard, notre maison du Vieux-Marché s'illuminera de nouveau et que le cercle des amis s'y reformera sans moi.

La seule chose que j'aimerais à connaître, c'est si Malthé est encore en Danemark. Je voudrais savoir où mes pensées le doivent chercher, en Danemark ou à l'étranger.

Je me suis jouée de lui. Je l'ai appelé « gamin ». Je l'ai traité comme un enfant. Et c'était bien vrai que, si on comparait nos âges, il était un enfant. Mais pour mon cœur il était un homme, et je mentais en le traitant de gamin.

Est-il rien de plus vil pour une femme que de railler l'unique sentiment qui lui soit sacré?

Mon sentiment pour lui était et demeure sacré. J'ai pris à tâche de le souiller par une malsaine ironie.

Pourtant quand je suis couchée dans mon lit, sous le vaste ciel, ce péché contre l'amour ne pèse plus sur ma conscience. La destinée, cette destinée qui porte le ciel sur ses épaules, la destinée seule est coupable... Amen!

La lettre ne sera jamais lue. Telle est ma volonté.



Je ne sais pas à quelle date nous sommes. C'est un pas de plus vers l'état que je souhaite : puissé-je arriver à ce que les jours et les mois coulent si insensiblement sur moi que je ne reconnaisse les saisons qu'aux nuances changeantes de la forêt et aux alternances de la chaleur et du froid...

Hélas ! j'en suis encore loin. Je viens d'avoir une brusque rencontre avec moi-même, et j'ai constaté ceci : tout le temps que j'ai déjà passé dans cette maison, mon état d'âme ne fut nullement celui d'un ermite, mais plutôt celui d'une dame qui s'offre une villégiature en Tyrol avant la rentrée d'hiver. Je me suis joué la comédie ; l'arrière-pensée restait en moi que c'était provisoire et que ma vie pourrait recommencer.

Cette constatation de ma propre duplicité m'a fait frémir d'angoisse. Les dernières nuits, je n'ai pas dormi.

Ainsi doit pâtir celui qui, traversant la mer, ignore tout du pays vers lequel il cingle. Instinctivement, il le prévoit pareil à sa patrie : et voilà qu'il aborde dans un désert qu'il faut arroser à la sueur de son front, où il faut, bon gré mal gré, faire fleurir ses nouveaux désirs et ses nouveaux rêves... Et lorsqu'en effet le désert est devenu pour l'étranger une patrie, l'étranger s'aperçoit que sa vie, à lui, a passé.

.

Pourrai-je seulement me décider à brûler la lettre? Je la soupèse dans mes mains, dans la droite, puis dans la gauche. Tantôt son poids me fait plaisir, tantôt il m'attriste. Est-ce les mots qui pèsent ou seulement le papier?...

Une nuit, je l'avais approchée de la bougie. Mais, quand le feu toucha ma lettre, je la retirai vivement. — Ma lettre... la seule chose qui soit encore à moi.



Richard me mande qu'on a confié à Malthe la construction d'un grand hôpital. Nos meilleurs architectes avaient pris part au concours. Et Richard ajoute :

« Je suppose, que vous êtes fière de votre jeune ami? »

Mon jeune ami!...



Jeanne, aujourd'hui, m'a fait des confidences. Elle était, je crois, toute troublée par l'extraordinaire chute de feuilles qui nous a presque aveuglées durant ces trois derniers jours. Elle me coiffait. Elle traça du doigt une ligne sur mon front :

— Là, dit-elle, il faudrait un ruban avec des pierres rouges.

Je répondis qu'une fois j'avais eu la même idée, mais que j'y avais renoncé par égard pour mes semblables.

— Mais, ici, reprit-elle, il n'y a pas de semblables !

— Alors, répliquai-je en riant, ce n'est pas la peine de se parer !...

Jeanne retira les épingles et laissa tomber mes cheveux.

— Si j'étais riche, fit-elle, je me parerais pour moi, pour moi toute seule... Les hommes n'y voient rien, n'y connaissent rien...

Nous continuâmes de causer comme deux égales, et peu d'instants après, me rappelant ce que j'avais remarqué, je lui donnai quelques paires de bas de soie. Au lieu de me remercier, elle s'écria, si brusquement que j'en fus estomaquée :

— Une fois, je me suis vendue pour une paire de bas de soie verte.

Malgré moi, je questionnai :

— Avez-vous regretté le marché?

Elle me répondit, les yeux dans les yeux :

— Je n'en sais rien. Je ne pensais qu'à mes bas.

De telles conversations évidemment sont scabreuses. Dorénavant je les éviterai. Mais l'énigme est devenue pour moi dix fois plus obscure : — Comment l'idée est-elle venue à

cette fille de se terrer dans mon île, de partager ma solitude?



Nous avons maintenant un homme dans la maison. C'est Torp qui nous l'a procuré. Il bêche le jardin et fend le bois. Mais son odeur imprègne Torp et monte ainsi jusqu'à mes narines. Il dévore Jeanne des yeux : ce manège la fait rire. Torp le cajole ; chaque soir, je sens qu'on fume la pipe dans le sous-sol.



Je me suis enfermée en haut et j'ai fait des réussites. Les questions que je pose aux cartes, je les tire de ce coffre-fort aux souvenirs dont

je croyais avoir jeté les sept clefs dans la mer...
Pauvre passe-temps ! Mais le piano m'attriste. Et
que faire d'autre?...

La lettre de Malthe est toujours intacte. Je
rôde alentour, comme une souris autour d'un
piège dont elle connaît le danger... Mon cœur
brûle de savoir quels sont les mots dont il s'est
servi.

Lui et moi, notre vie durant, nous nous appar-
tenons. Et cela, grâce à ma retraite : ne me
voyant plus, il ne saurait m'oublier.

.

Comment ai-je pu, même un instant, me
figurer qu'on restait seule avec soi-même ? Bar-
rières, cellules, rien n'y fait. La force du souve-
venir est à ce point souveraine que personne ne
s'isolera jamais tout à fait. D'avoir vécu avec
les humains, on ne s'en affranchit jamais plus.

Un son, un parfum : et voilà qu'un être, un
milieu, une destinée apparaissent devant moi.
Souvent les fantômes ressuscitent des êtres dé-
pourvus pour moi de tout intérêt, dont le

salut m'était indifférent. Ils ne se mettent pas moins en travers de ma route, importuns, inévitables.

On peut défendre sa porte contre des gens de chair et d'os ; mais on est obligé d'accueillir les fantômes : il faut s'occuper d'eux, causer avec eux.

Les gens que j'ai connus deviennent peu à peu pour moi comme des livres : je les parcours, je les feuillette, je les annote, je les apprends par cœur. Quelquefois j'hésite : je les interprète autrement que naguère. Des choses qui m'échappaient me deviennent saisissables ; des choses indistinctes prennent la netteté impérieuse d'un bilan commercial.

Quel joli passe-temps, si seulement j'étais maîtresse de ces évocations ! Mais je suis leur esclave : les fantômes arrivent sans que je les convie... Quand j'habitais la ville, au contraire, une impression effaçait l'autre ; j'ignorais que penser pût être une souffrance.



Les temps désirés s'approchent. Ces derniers jours, mes nerfs m'avaient tracassée; aujourd'hui, sans raison spéciale, j'ai ouvert et lu toutes mes lettres, sauf la sienne : elles m'ont fait l'effet de vieux journaux... Pourtant mon pouls s'accélérait chaque fois que j'en ouvrais une.

La vie, là-bas, va son chemin; seulement, elle n'a plus rien à faire avec moi, et dans bien peu de jours je serai abolie de toutes les mémoires, comme si j'étais morte... Ah! qu'elles sont vaines, ces lettres!... Affectations de sympathie, craintes mal dissimulées, sollicitudes et remontrances, — pas un sentiment vrai dans tout cela!

Margarethe Ernst est la seule qui demeure sincère et ne chavire pas dans une fausse sentimentalité. Elle m'écrit cyniquement, brutalement :

« Une seringue à morphine t'aurait probablement fait le même effet. Mais chacun son goût, n'est-ce pas? »

Quant à Lili, son cœur naïf déborde. Elle tâche d'écrire gaîment, légèrement, mais sa phrase pleure, entre les lignes. Elle me souhaite toute sorte de félicités; elle m'assure qu'elle prendra de Malthe un soin maternel :

« Il est silencieux et tranquille, — me dit-elle, — mais heureusement très absorbé par sa victoire. Ce grand hôpital à construire le retiendra plusieurs années dans le pays. »

(Bon! son travail l'absorbe. Il est assez jeune pour oublier...)

Quant aux récits d'accidents, de morts et de scandales, ils m'auraient peut-être fait vibrer naguère, au moins autant que d'assister à un incendie ou à une représentation théâtrale. Maintenant je m'amuse davantage à suivre des yeux la fumée de mon feu : elle s'éparpille, puis s'accroche si curieusement à la cime des arbres!...

Richard promène son chagrin en voyage. Il

m'entretient fidèlement de toutes les curiosités qu'il visite et aussi de ses nuits sans sommeil, de ses nuits « solitaires ». — Sont-elles vraiment toujours solitaires?

Comme autrefois, il m'ennuie avec ses explications interminables et toutes ses façons de bourgeois important. Mais il a été, durant de longues années, le maître de mes sens : cela lui donne sur moi un droit imprescriptible. Je ne peux me résoudre à l'opération brutale qu'il faudrait pour me libérer définitivement de sa correspondance. Je lui laisse la croyance que notre vie commune a été heureuse...

Ah! pourquoi ai-je lu toutes ces lettres? Qu'est-ce que j'en attendais? Un espoir latent vivait donc en moi, — l'espoir qu'il en jaillirait de l'imprévu le jour où je les ouvrirais?...

La seule qui reste close, je n'aurai jamais le courage de l'ouvrir. Je ne veux pas savoir ce qu'il m'a écrit. D'ailleurs, il est incapable, j'en suis sûre, d'écrire une lettre intéressante. Il cause mal; il doit écrire plus mal encore. Et pourtant,

cette lettre scellée, je la regarde comme un trésor.

Rien qu'à la toucher, j'ai la sensation qu'il est dans ma chambre...



La lettre de Lili m'a seule fait du bien; sa sérénité souveraine transparait à travers tout ce qu'elle entreprend. Chose admirable : elle n'essaie pas, comme les autres, de me faire la morale.

« Tu dois savoir mieux que personne ce qui te convient. »

Ces quelques mots, venant d'elle, m'infusent un réconfort indicible; et pourtant Lili, c'est bien certain, ne se fait aucune idée de ce qui se passe en moi.

Pour elle, la vie, c'est, comme dit le poète, le

« vol serein des jours »... Heureuse Lili! elle glisse vers la vieillesse, comme jadis elle glissa vers le mariage, souriante, paisible, contente. Rien ni personne ne sauraient troubler sa quiétude.

Ainsi en va-t-il quand l'âme et la chair ont le même désir, le même bonheur.



Jeanne, un peu embarrassée, m'a demandé la permission d'user de la baignoire. Accordé!

Je conçois fort bien qu'habiter dans le sous-sol ne lui convienne pas. Mais pour y installer une salle de bains il faudra une quinzaine de jours, et pendant cette quinzaine je vais être privée de me baigner; je ne saurais partager ni ma salle de bains, ni ma chambre à coucher avec personne, surtout avec une femme...

Je me rappellerai toujours mon unique visite aux bains romains et le spectacle que m'offrit Hilda Bang. Habillée, elle semble avoir des formes assez belles; son port est imposant. Nue, dans cette vapeur chaude, elle me parut abominable.

J'aimerais encore mieux me promener parmi des hommes nus que de me laisser voir nue par une femme.

Cela ne prouve nullement la pudeur... Au fait, qu'est-ce que cela prouve?



Quelle paix admirable règne ici! Le mercredi et le samedi seulement passe le vapeur d'Angleterre: — je le sais pour avoir entendu le bruit de ses palettes, mais je me garde bien de l'aller voir. L'envie n'aurait qu'à me prendre de m'y embarquer!...

Un beau matin, à l'heure où Jeanne m'apporte le thé, elle trouverait la prison vide...

Pas de danger! Ces murs me tiennent bien. D'ailleurs, où irais-je? Pour commettre l'unique folie qui naguère me tenta si souvent, il est trop tard désormais.

L'occasion est manquée. Ma vie est finie.

Qu'importe! Je suis maintenant habituée à rester assise et à faire semblant de travailler, l'aiguille aux doigts. Mon travail ne sert pas à grand-chose, mais le geste machinal qu'il exige me contraint à une manière de repos.

Car j'ai une tendance à devenir capricieuse. Entre les repas, je sonne deux ou trois fois pour demander du thé, comme une convalescente soumise à une cure d'engraissement.

Jeanne s'occupe de mes cheveux avec un soin infatigable. Sans elle, serais-je jamais coiffée?...

Que faut-il de plus à un être humain que cette paix, le silence?...



Si seulement mes mains pouvaient se délivrer de cette énervante sensation de vide, tout irait bien. Hier je suis descendue jusqu'au bord de la mer et j'ai ramassé de petits galets. Je les ai emportés avec moi; j'ai joué à m'en remplir les mains. Cette nuit, il m'a fallu absolument me lever, les reprendre... Et je me suis réveillée, aujourd'hui, avec un caillou rond dans chaque main.

L'hystérie prend vraiment des formes curieuses. Après tout, est-ce de l'hystérie?... J'ai cru autrefois que l'hystérie résultait de certaine privation; mais, depuis, j'ai rencontré des femmes qui avaient largement leur part d'amour permis et défendu, et qui, tout de même, étaient hystériques.



Je commence à comprendre l'enchantement du cloître : calme, uniformité, abrutissement... Toutefois ma comparaison est boiteuse : le moine n'a plus de responsabilité ni de volonté; moi, je ne peux abdiquer ni l'une ni l'autre.

J'en suis pourtant venue à ce point que, seul, ce qu'enclôt la haie de mon jardin me semble réel et digne de réflexion. La maison du Vieux-Marché peut brûler jusqu'aux fondations, Richard peut se remarier; Malthe peut...

Oui... je crois vraiment que je recevrais la nouvelle avec la muette résignation des moines à qui le supérieur annonce : « Un de nos semblables est mort, priez pour lui... » Aucun des moines ne sait si c'est son père ou son frère; aucun ne le saura jamais.

Je me suis arrachée à *lui* de force. Mais je ne serai tout à fait libre que le jour où il sera lié à une autre et où je l'apprendrai...

Lâcheté sans bornes, que je n'aie pas le courage d'ouvrir sa lettre!



Le soir.

On devrait fonder un ordre, un ordre vaste et joyeux, pour les femmes entre quarante et cinquante ans; une sorte de refuge pour les victimes des années de transition. Au cours de ces inévitables années, rien ne conviendrait mieux à la femme qu'une séquestration volontaire, ou du moins la séparation radicale d'avec l'autre sexe.

Souffrant toutes du même mal, ces intéressantes victimes se rendraient mutuellement la vie, non seulement supportable, mais harmonieuse...

Nous sommes folles, ces années-là, et nous luttons pour faire croire à notre bon sens.

Je dis : « nous », et je n'y suis pas encore. Pour l'âge, peut-être; pas pour l'organisme. Seulement, chaque heure approche le jour fatal; je l'entends qui s'avance vers moi, à pas de voleur.

Par fortune ou par mon effort, j'ai conservé l'apparence de la jeunesse. Mais qu'il m'en a coûté cher d'économiser mes sentiments!

La vieillesse n'est en somme qu'un but à considérer d'avance. C'est une montagne dont il faut faire l'ascension; un pic d'où l'on découvrira tout l'horizon de la vie. A condition toutefois de n'avoir pas été aveuglé en route par les avalanches de neige... Je ne crains pas la vieillesse; je crains la dure ascension, jusqu'à la vieillesse.

Ah! le jour, la minute où l'on sent que telle chose nous échappe définitivement! où le cri de notre cœur fait rire les jeunes!

Toutes les femmes se figurent, jusqu'à une

certaine heure, que le temps se laissera vaincre ou duper. Mais bientôt il leur faut constater l'inégalité de la lutte. Toutes se retrouvent au même point.

Alors nous devenons anxieuses, anxieuses du jour qui vient, plus anxieuses encore de la nuit... Nous nous parons pour la nuit, comme si nous pouvions ainsi mettre notre anxiété en fuite!

Nous surveillons notre manger, notre dormir; nous surveillons notre sourire, redoutant qu'il ne nous creuse des rides! Et nous ne soufflons pas mot de notre terreur. Nous nous taisons et nous mentons. Par orgueil et par honte. Personne n'a jamais proclamé cette grande vérité: que la femme, à mesure qu'elle avance en âge, devient de plus en plus femme. Oui, sa féminité va sans cesse augmentant; la femme mûrit jusqu'au profond de l'hiver.

Cependant le monde la contraint de jouer un faux personnage. Sa jeunesse n'a droit de cité qu'autant que son teint demeure éclatant et ses formes attrayantes. Autrement, elle s'expose à

la cruauté des sourires. Une femme qui dans les années tardives ose faire valoir son droit à la vie, c'est un objet de dégoût. Point de pitié, point d'asile pour elle...

Il arrive qu'une tempête arrache en une seule nuit toutes les feuilles d'un arbre : oh ! quand donc, quand donc la rafale du temps emportera-t-elle du même coup la jeunesse de notre âme et celle de notre corps ? En vérité, nous sommes maudites.

D'ailleurs, je n'accuse personne de ma banqueroute. J'ai dépensé ma vie comme il m'a plu. Si je pouvais la revivre depuis le commencement, il est bien probable que je la gaspillerais pour la seconde fois.





DEUXIÈME PARTIE

HIVER



VEILLE de Noël... C'est fête, à l'heure qu'il est, dans notre maison du Vieux-Marché.

J'ai reçu de Richard une lettre qui m'a touchée aux fibres profondes; mon cœur, tandis que je lisais, a senti un élan vers le cœur loyal de l'absent.

Ah! je me mens à moi-même... Un élan de mon cœur!... N'était-ce pas, tout bonnement, ma chair délaissée qui se révoltait? Et dois-je en

rougir? Peut-être : la dissimulation est obligatoire, paraît-il, pour nous autres femmes!... Eh bien, tant pis! j'oserai l'écrire : Richard me manque, à présent; non pas le compagnon, non pas l'ami, mais le mari. Je regrette les minutes heureuses passées dans ses bras.

Et c'est vainement que je m'efforce à dompter mes nerfs en parcourant, des heures entières, la muette forêt qui m'environne.



Lili, dans l'innocence de son âme, m'a expédié un diminutif d'arbre de Noël qu'elle et ses longues filles ont orné. Des friandises, des bibelots de bazar, pendent aux branches... Lili me traite vraiment comme une malade, ou comme une enfant.

Laissons-lui son illusion : elle aurait trop de

chagrin si elle apprenait combien j'ai détesté ses filles, simplement parce qu'elles étaient *la jeunesse...* la jeunesse qui, tôt ou tard, devait me déposséder!

J'ai su me servir de mes yeux au cours de la vie, et voici ce que j'ai constaté : entre deux générations successives règne la même hostilité mortelle qu'entre les deux sexes opposés. La présomptueuse cruauté des jeunes se moque de nous, les vieux; et nous, les vieux, nous contempnons avec une feinte ironie les puérils ébats des jeunes. Mais, si les femmes pouvaient s'acheter une nouvelle jeunesse en immolant les êtres qui leur sont le plus chers, que de crimes secrets seraient perpétrés!...

Richard m'inspirait une haine féroce, quand je le voyais tellement à l'aise au milieu des jeunes gens et les prenant tellement au sérieux!



C'est la veillée de Noël. Pour complaire à Jeanne, — ma pimpante femme de chambre, — j'ai revêtu une de mes plus belles robes, une robe de Paquin. J'ai accroché à ma personne des chaînes et des bagues, sottement, comme si j'étais moi-même un arbre de Noël.

Jeanne se faisait une fête de cette soirée. Torp et elle se sont levées dès l'aube pour décorer la maison avec des branches de pin. Au-dessus de la véranda flotte un drapeau suédois, que Torp habituellement suspend au-dessus de son lit, — Dieu sait en quel honneur! — Quant à moi, je m'étais réservé le plaisir de faire une surprise à Jeanne en lui donnant un certain crêpe de Chine rose devenu pour moi sans emploi : — mes couleurs seront désormais le gris et le noir...

Après l'oie obligatoire et les inévitables man-

geailles de Noël, j'ai dépouillé mon courrier. J'ai lu les lettres de circonstance que, ponctuellement, mes « amis » me font l'honneur de m'envoyer... Sans connaître l'écriture, sans regarder la signature, j'aurais pu, d'après le contenu, nommer l'auteur de chaque épître!

Personne ne manque à me parler des commandes récemment échues à Joergen Malthe : l'hôpital par-ci, le Palais des Archives par-là... Que m'importe?... Ils m'agacent... Ne pouvaient-ils m'écrire, par exemple : « Joergen Malthe, renversé par une automobile, est resté mort sur place... » ? Voilà une nouvelle qui m'eût fait plaisir!

Oui, j'en suis là.



Mais je ne veux pas penser à lui ce soir. Je préfère essayer d'écrire à Magna Wellmann : j'ai

à lui proposer une solution qu'elle acceptera peut-être. En tout cas, je lui dirai certaines choses bonnes à entendre... Pauvre Magna ! La vie ne lui a guère été clémente !



Chère Magna,

Vous conseiller en ce moment, c'est une entreprise hasardeuse : je ne m'y risque pas sans hésiter. Outre cela, nous sommes deux natures contraires ; nos habitudes, nos idées, nos tempéraments, tout s'oppose. Nous n'avons de commun que la misère de notre âge et celle de notre sexe. Alors, à quoi peut vous servir d'apprendre comment je me comporterais, moi, dans la passe où vous êtes ?

Puis-je parler franchement, sans l'arrière-souci de ne pas vous blesser ? Oui?... En ce cas, je

veux bien tâcher de vous guider; mais il me faut d'abord débrouiller le chaos de votre situation présente. Pour une telle opération, le courage vous fait défaut à vous-même. Et cependant comment vous indiquer le bon parti sans avoir préalablement regardé les choses en face?

Votre lettre est bien le mélange le plus confus de franchise systématique et de mensonge involontaire. Vous me jetez de la poudre aux yeux; mais, au même instant, vous laissez surprendre ce que vous voudriez cacher à tout prix.

Exemple :

D'après votre lettre, le sentiment maternel exerce sur vous une domination impérieuse, quasi animale. Vous êtes prête à lutter pour vos enfants, à vous sacrifier pour eux. Vous voulez renoncer à vous-même afin de leur assurer la santé et la prospérité.

Eh bien! la vérité, c'est que vous êtes torturée de remords, justement au sujet de vos enfants. Et ces remords ne sont même pas spontanés : on vous les a suggérés. Le sentiment maternel

est, chez vous, très débile. Du vivant de votre mari, vous ne cherchiez pas midi à quatorze heures : la plupart du temps, vous nous laissiez entendre que vos enfants étaient pour vous une charge, sans plus.

Quel incident a donc réveillé en vous ce sentiment assoupi?... Vous me le dites, non sans naïveté. Votre famille, ou plutôt la famille de votre mari veut exercer sur vous, sur votre conduite, un contrôle que, pour ma part, j'estime inconvenant. Mais, ayant toléré ses remontrances, puis ses menaces, vous lui avez donné prise sur vous.

La famille de votre mari vous servait jusqu'ici, sans condition, la rente qui vous permet de vivre comme au temps du professeur Wellmann. Nulle réserve d'abord, nulle restriction à cette liberté. Aujourd'hui, la même famille cherche dans les médisances dont vous êtes l'objet un prétexte pour vous contraindre. On vous inflige ce dilemme : « Plus d'argent, ou bien on vous retire le droit d'élever vos enfants... » Prétentions

exorbitantes! Avant de vous laisser ligoter, réfléchissez bien.

Êtes-vous capable, Magna, de garder scrupuleusement la continence d'une veuve? Cette solution arrangerait tout.

Mais, tant qu'une loi n'enfermera pas dans un monastère les veuves pauvres et pourvues d'enfants, ou ne les fera pas incinérer aux funérailles de leur époux, je refuserai de trouver bon que la famille de cet époux impose la chasteté à la veuve. On ne doit promettre que ce qu'on peut tenir; et tenir cette promesse-là, c'est particulièrement impossible pour vous, ma chère Magna!

C'est pourquoi vous n'auriez jamais dû vous placer sous la dépendance d'étrangers, en acceptant leurs subsides pour l'éducation de vos enfants. Hélas! vous l'avez fait, et je comprends fort bien quel malaise on doit ressentir à se voir tout à coup les mains vides, avec une bande d'enfants à ses trousses qui demandent à manger. Si la pension de veuve que vous fait l'Etat

ne vous suffisait pas, il aurait mieux valu, avec l'aide de votre famille à vous, chercher pour vous-même un gagne-pain.

Vous n'y avez pas songé; et moi j'étais alors trop occupée de mes propres affaires pour dépenser de l'énergie à propos du bonheur ou du malheur d'autrui. D'ailleurs vous sembliez contente de l'accord intervenu; vous ne ménagiez même pas la reconnaissance aux parents de votre mari.

Nous voici maintenant au cœur du sujet. J'ai depuis longtemps votre confiance; vous me l'avez même octroyée plus amplement que je ne l'aurais souhaité : il me fut un peu pénible, tant que vécut votre mari, de le regarder pour ainsi dire par le trou de la serrure. Mais cette intimité a du moins un effet excellent : elle m'autorise à vous parler sans détours.

Voyez-vous, Magna, un être comme vous ne devrait jamais se lier à un homme par le mariage et ne devrait pas davantage mettre des enfants au monde. Vous êtes faite, — je vous

en prie, ne prenez point ceci comme une injure! — vous êtes faite pour mener la vie d'une fille... Le mot sonne mal : hélas! je n'en sais point qui vous convienne mieux. Votre véhémence sensuelle, votre continuel désir d'expériences nouvelles, bref tout votre tempérament vous y porte. Jeune fille, l'éducation, les circonstances, vous maintinrent dans la voie droite. Mais vous ne niez point que votre mariage ait été une lourde méprise.

Votre seule chance — oh! bien faible! — de vous accorder durablement avec un mari, c'eût été de tomber sur un homme vigoureux et tyrannique, un de ces hommes qui gardent la cravache à portée de la main et traitent leur femme tour à tour comme une courtisane et comme une servante. Même dans ce cas, j'ai idée que la bonne harmonie aurait cessé le jour où ce mari aurait perdu pour vous l'attrait de la nouveauté.

Le professeur Wellmann fut d'ailleurs tout le contraire de ce héros énergique. Si correct, si

paisible, il était pour vous un véritable tourment, et vous en étiez un pour lui : sans le vouloir, vous gâtiez sa vie. Les terribles scènes nocturnes auxquelles vous le réduisiez, — et qui finirent par violenter sa nature et le rendre brutal, — ces scènes vous devinrent peu à peu un besoin comme de manger, de boire ou de dormir. En de tels bouleversements, votre ardeur s'apaisait, faute de mieux.

Chère Magna, vous jugez sans doute que, moi aussi, je suis brutale, parce que je vous dis tout cela dans une heure où vous êtes inquiète et troublée. La vérité, c'est que je n'ai pas eu le courage de vous le dire naguère. Croyez-moi, plus d'une fois la langue me démangea de vous crier : « Mais prenez donc un amant, au lieu de persécuter ce pauvre homme dont le seul crime consiste à ne vous point suffire!... »

Je me suis défendu de jouer le rôle du destin. Quant à vous, vous préféreriez rester fidèle à votre mari... Fidélité qu'il payait cher!

Je ne prétends pas que vous n'ayez pas aimé

votre mari : vous aviez appris à connaître ses belles qualités; mais entre vous deux n'exista jamais une communion véritable. Vous haïssiez son travail; — non pas à la manière d'une femme jalouse, parce que ce travail vous dérobait le temps et le fond intime de cet homme, mais tout simplement parce que, dans ce rude effort cérébral, votre mari, selon vous, dépensait de la force à votre détriment. Quoique vous ne l'ayez pas aimé, vous auriez donné toute sa gloire pour une seule nuit ardente.

Sa mort vous fit perdre à la fois le pourvoyeur actif du foyer et cette enviable situation : être la femme d'un homme célèbre. Votre douleur fut vraie; la solitude et le vide vous angoissèrent. C'est alors que, de bonne foi, vous vous êtes raccrochée à l'amour maternel. Votre très honnête intention était de ne vivre désormais qu'avec vos enfants, et pour eux.

Autre erreur capitale!

Trois mois environ tout marcha le mieux du monde; ensuite commença la lutte. Sachez, Ma-

gna, que pour vous avoir vu soutenir cette lutte je vous admire. Vous ne vouliez pas lâcher pied. Vous portiez le deuil, sous le sac et la cendre. Abritée derrière votre crêpe de veuve, vous vous faisiez un rempart de vos enfants. Vous combattiez pour l'honneur.

Ce combat vous rendit plus attrayante encore : il vous imprima un cachet de noblesse qui vous avait manqué jusque-là.

Or, ce fut précisément alors que l'on commença de chuchoter sur votre compte. On se méfiait déjà de vous, et vous étiez encore sans reproche, ou plutôt le seul reproche qu'on fût en droit de vous adresser, on l'ignorait : — c'était que, barricadée contre vos propres instincts et conservant avec soin les dehors d'une veuve respectable, vous ne pouviez empêcher votre caractère de se transformer : vous deveniez chez vous, contre votre gré, mais non pas à votre insu, une véritable furie. D'où l'attitude contrainte que vos enfants, depuis, n'ont jamais entièrement quittée.

Ce petit drame domestique finit par être connu : on vous en fit grief.

Le temps passa. Il vous fallut — m'avez-vous écrit — faire une cure dans un sanatorium pour maladies nerveuses. Quand je reçus de vous cette nouvelle, je ne pus me défendre de sourire, malgré la mélancolie de la conjoncture; je pensais :

« Si parfaits que soient messieurs les médecins pour névropathes, peut-on leur demander de remplacer les maris défunts, fût-ce contre valables honoraires?... »

On vous fourra dans un lit; on vous gorgea de bromure. Au bout de quelques semaines, on vous jugea guérie et on vous renvoya, un peu plus rondelette, un peu lasse d'avoir été alitée si longtemps.

Rentrée chez vous, vous mîtes aussitôt la maison sens dessus dessous : une frénésie de rangement et de nettoyage vous possédait. Vous faisiez aussi d'interminables promenades; vous vous adonniez à la fabrication des plats les plus

difficiles... Le soir, après une journée ainsi consacrée à briser votre corps, vous tâchiez d'assoupir votre cerveau en absorbant des romans.

A quoi servit tout cela? Le jour où vous me fîtes la confidence que vous aviez erré toute la nuit dans les rues de la ville crainte de vous tuer avec vos enfants, je compris que vous étiez à bout de résistance. Une semaine plus tard, vous inaugureriez votre première liaison; un mois plus tard, personne dans la ville ne l'ignorait.

C'était environ un an après la mort du professeur Wellmann. Six ou sept ans ont coulé depuis; vous avez eu maintes liaisons, toutes caractérisées par la même fâcheuse publicité. Pourquoi cette indiscretion scandaleuse? C'est que vous tâchez obstinément de vous leurrer. Vous voudriez faire croire aux autres et à vous-même que vous cherchez l'amour idéal, le mariage. En fait, il s'agit de tout autre chose. Mais vous persistez dans la conviction traditionnelle que vous seriez digne de tous les mépris si vous preniez un amant pour... comment dire?... eh

bien!... pour l'usage ordinaire à quoi sert un amant.

Vous auriez pu traverser la vie franchement et librement si vous n'aviez pas essayé de vous duper vous-même et de duper les autres pardessus le marché...

Ma chère Magna, la nuit s'avance, et, d'ailleurs, c'est la sainte nuit de Noël : moins que jamais je voudrais vous accuser sans preuves. Les preuves, je vous les envoie. C'est une série de lettres, une série aux dates discontinues, car vous ne m'écriviez que l'été, pendant mes séjours aux eaux. Dans ces lettres, que j'ai pris la peine de réunir et que je ne vous reproche nullement, vous verrez votre image reflétée comme dans une rangée de miroirs. N'en rougissez pas : le perpétuel mensonge qui les imprègne, ce n'est pas vous qui en êtes coupable, c'est la société. Je ne vous les retourne pas pour vous décourager, pour vous blesser. Leur lecture vous montrera qu'à chaque aventure nouvelle vous avez passé par les mêmes illusions sentimen-

tales pour aboutir à la même rude déception. Chaque fois vous avez voulu vous persuader qu'il s'agissait de mariage. Or une veuve sans fortune, ayant franchi la quarantaine et mère de cinq enfants, n'a pour ainsi dire nulle chance de se remarier, fût-elle parée de tous les attraits. Cela, combien de fois vous l'ai-je répété! Mais votre vanité féminine se refusait à en convenir. Chaque amant représentait pour vous un mari, — non pas que le mariage vous fût un impérieux besoin, mais parce qu'il vous plaisait de disputer encore, avec les jeunes filles et les jeunes femmes, le prix de la course au mariage.

On vous vit partout en compagnie de vos amants; négligeant les plus ordinaires pruden-ces, vous les avez amenés chez vous; vous leur avez donné une place ostentatoire en face de vos enfants; bref, vous avez affiché toutes vos erreurs, au lieu de les dissimuler.

Et ces hommes, qui vous fixèrent successive-ment, quels étaient-ils?

Loin de moi la pensée de critiquer vos choix ; mais je comprends qu'on en ait eu honte pour vous.

Au début, la société fit bonne mine à mauvais jeu : on espérait tacitement que la liaison tournerait au mariage et qu'ainsi vos soucis d'argent s'aboliraient. Mais, devant tant d'essais inutiles, la bienveillance se fatigua. Le scandale devint public et continu.

Quant à vous, Magna, toujours pareillement aveuglée, vous entrepreniez indéfiniment le même voyage à travers le flirt, le sentiment, l'intimité, l'adoration, la soumission, la jalousie, la défiance, la douleur, la haine, le mépris, l'oubli.

Plus votre choix était misérable, plus vous insistiez pour lui attribuer une valeur extraordinaire. Mais, quand apparaissait le suivant, vous commenciez à juger l'autre à sa vraie valeur.

Si du moins, grâce à cette inconduite, vous aviez obtenu les moyens d'élever vos enfants sans les faire souffrir, je vous dirais carrément :

« Ma chère Magna, fichez-vous des médiances et faites ce qu'il vous plaît ! »

Le malheur, c'est que, tout au contraire, vos enfants souffrent. Ils grandissent. Wanda et Ingrid sont maintenant des jeunes filles; dans un an ou deux, elles seront mariables. Combien de temps encore espérez-vous leur cacher votre vie ? Peut-être la connaissent-elles déjà. J'ai surpris dans les yeux de Wanda certains regards, plus significatifs qu'elle n'aurait souhaité.

Au rebours de l'opinion courante, mieux vaudrait, je pense, pour des enfants, que les erreurs de leur mère commençassent seulement lorsqu'ils sont assez grands pour les comprendre. Mais le mal est fait; il est irréparable. Et pourtant, Magna, la tranquillité de ces innocentes victimes dépend encore de vous. Vous en êtes l'arbitre, sans avoir besoin pour cela de faire le sacrifice qu'on exige de vous. J'ajoute que vos enfants ne *doivent* pas vivre dans une atmosphère malsaine : et l'atmosphère qui enveloppe

aujourd'hui leur chère maman est, par malheur, empoisonnée.

Si votre énergie était égale à votre tempérament, vous n'hésiteriez pas à accepter toutes les conséquences de ce tempérament. Mais l'énergie vous manque; vous ne vous résigneriez pas à vous expatrier, à vous faire ailleurs une vie nouvelle; d'autre part, vous ne voulez pas vous laisser ôter vos enfants : vous vous regarderiez comme la dernière des femmes.

Durant cinq ou six années encore un célibat réel vous sera insupportable, mais vous ne trouverez point pour cela de mari. Il faudrait donc vous arranger de façon que vos caprices passassent inaperçus; il faudrait tenir vos amants à l'écart de votre maison : qu'ont-ils à faire avec vos enfants et vos amis? En un mot, il faudrait de la mesure et de l'adresse! Mais l'une et l'autre sont étrangères à votre nature.

Croyez-moi, Magna : l'important, dans la vie d'une femme, c'est d'y mettre l'homme à la place qui lui revient. Vous, par exemple, vous

vous imaginez rencontrer chaque printemps un ou deux hommes destinés à vous aimer toujours. Lamentable erreur ! La femme que vous êtes se procurera des amants à la douzaine, mais pas une relation sérieuse et qui se transforme en amitié durable. Votre tempérament est trop impérieux. Réservez à l'homme dans votre vie le rôle qui lui sied, et vous ne souffrirez plus d'être chaque fois abandonnée par vos partenaires avant la minute où vous le désirez.

Je connais une dame qui vit à peu près dans les mêmes conditions que vous. Elle aussi est pourvue d'un fort lot d'enfants ; elle aussi a un... appétit digne d'un homme. Personne n'ignore que ses liaisons sont nombreuses et fugitives comme les nuages. Personne pourtant ne lui fait affront.

Et, au fond, c'est équitable. Car cette dame se comporte, dans sa maison, en matrone irréprochable ; elle est un modèle de ménagère. Elle témoigne, pour les besoins de ses enfants, de l'intelligence la plus tendre. Jamais un

homme ne franchit le seuil de sa porte, sauf le médecin.

Vous voyez, chère Magna, que je vous ai consacré la moitié de ma nuit de Noël. Certes je ne l'aurais pas fait si je ne ressentais pour vous une sympathie singulière. Je vais terminer par une offre qui, au premier abord, vous offusquera peut-être. Sachez que je la fais dans la meilleure intention.

Seule ici, ayant constaté par quelques mois d'expérience que mes revenus excèdent mes besoins, je pourrais facilement mettre à votre disposition une certaine somme que vous me rendriez à votre commodité, et, bien entendu, sans intérêts. Cette provision vous donnerait le loisir d'apprendre un métier quelconque, un métier qui vous assurerait l'indépendance, qui vous débarrasserait à la fois des secours et des exigences de votre famille. Réfléchissez-y.

Isolée comme je le suis, j'ai plus de temps qu'il n'en faut pour ratiociner sur mon propre sort et sur celui des autres. Écrivez-moi aussi

souvent que vous en aurez l'envie ou le besoin. Je vous répondrai de mon mieux. Ne me demandez pas toutefois des détails sur mes propres affaires. Je ne sais pas en donner. C'est une bizarrerie incorrigible.

Pour plus de sûreté, j'ai relu ma lettre d'un bout à l'autre. Je constate qu'elle n'exprime pas tout ce que j'aurais voulu dire. N'importe ! Comprenez seulement qu'elle ne contient sur vous aucun jugement critique : elle essaye seulement de vous éclairer.

Mille bonnes pensées de

votre

ELSIE LINDTNER.



Il neige, il neige sans relâche. Les arbres sont déjà tout emballés d'ouate, comme des objets

d'art prêts à être emballés. La route, bientôt, atteindra leur cime ! Les flocons de neige sont plus larges que des pâquerettes ; quand je sors, ils m'assaillent, tel un essaim de papillons. Ceux qui tombent dans l'eau disparaissent, blanches étoiles filantes : il n'en reste rien.

Le toit de verre qui surmonte ma chambre est lourd comme le couvercle d'un cercueil ; mais je dors la fenêtre ouverte. Qu'il se lève un souffle de vent, et j'ai les yeux pleins de neige. Ce matin, à mon réveil, mon oreiller était humide comme si j'avais pleuré.

Torp nous imagine déjà cernées, à demi ensevelies, et ravitaillées par la cheminée. Elle se pare pour la circonstance. Ses cheveux sentent la volaille flambée ; elle illumine le sous-sol avec de petites lampes coiffées d'abat-jour rouges à franges de perles.

Jeanne n'est pas moins ravie. Quand elle se promène dehors sans chapeau, ses cheveux ont l'air d'une torche allumée sur la neige. Elle ne parle pas, elle fredonne un peu, et chemine

encore plus doucement que de coutume : on dirait qu'elle a peur de réveiller quelqu'un qui dort.

... Je me rappelle qu'un jour nous causions de la Grèce, Malthe et moi. Il me racontait une tourmente de neige au-dessus de Delphes. De sa description ma mémoire n'a rien retenu; je n'écoutais pas; je pensais seulement : « Est-ce que la neige fondait aussitôt, en touchant sa tête?... »

Il a déferé à mon désir : il ne m'écrit plus. Pas une ligne depuis son unique lettre. C'est évidemment mieux ainsi, et d'ailleurs c'est moi qui l'ai voulu.

Pourtant...



J'ai brûlé sa lettre.

J'ai brûlé sa lettre. Un petit tas de cendres, voilà tout ce qui m'en reste.

Je regarde le petit tas de cendres, et cette vue me fait mal. Je ne peux pas me décider à le jeter dans l'âtre.



J'ai jeté le petit tas de cendres. C'était plus difficile que je n'aurais cru. Et, maintenant que c'est fait, je n'ai tout de même pas recouvré le calme.



Bonne chose, d'avoir brûlé cette lettre. Je suis libre désormais, je n'ai plus de tentations.

Tous ces jours-ci, je demeure couchée : cela me soulage. Jeanne est une garde parfaite. Elle me soigne comme si j'étais malade, et c'est ce qu'il me faut.



Voici que commence le « nirvana » de la vieille. Dès le matin, quand Jeanne me coiffe, je sens poindre dans mes nerfs une sorte de « bien-être fourmillant » qui dure ensuite tout le jour. Je ne fais plus de toilette ; je ne porte plus de bijoux ; mon miroir m'est indifférent.

Souvent il me semble que mes pensées s'arrêtent comme une montre qu'on aurait oublié de remonter. Mais cet arrêt, ce néant, me réconfortent. Il y a des semaines que je n'ai rien écrit dans mon journal. Plusieurs fois j'ai voulu le faire; mais, le cahier à peine ouvert devant moi, je m'apercevais que je n'avais rien à y tracer.

Dans un demi-jour hivernal, assise devant la cheminée comme une vieille enfant, je bavarde avec moi-même. Entre Torp pour me demander des ordres : elle n'en fera d'ailleurs ensuite qu'à sa tête. Je la retiens; je me fais raconter ses petites affaires. Récemment je la mis sur le chapitre des histoires de revenants : elle en est farcie. Elle les débitait avec une telle conviction que ses dents claquaient de peur. Heureuse Torp, si richement imaginative!

Certains jours, j'ai de la répugnance à bouger; tout juste si je me décide à quitter ma table à écrire. D'autres fois, c'est un besoin continu d'aller et venir qui me tracasse. En cette saison, la forêt est paisible, les passants y sont rares.

M'arrive-t-il de rencontrer quelqu'un, nous nous regardons comme deux bêtes qui ne savent si elles vont se fuir ou se combattre.

La forêt m'appartient...

Mon piano est fermé; il ne me sert plus. Comme musique, le murmure des arbres défeuillés me suffit : je me lève de mon lit; je l'écoute avec enchantement jusqu'à ce que je sois toute glacée de froid... Moi qui, lorsque jouaient devant moi des virtuoses, n'ai jamais vibré de la moindre émotion!...

En somme, je n'ai plus de désirs. Sous le même brouillard moelleux et doux, reposent mon passé et mon avenir. Je suis contente.

Mais, si rien des choses extérieures ne me touche plus, l'incident le plus léger, dans l'intimité de ma maison, m'arrache à mon assoupissement. Hier Torp avait amené ici un ramoneur pour nettoyer la cheminée. Quand je l'aperçus dans ma chambre, un cri m'échappa : je ne pouvais pas concevoir ce qu'un homme faisait chez

moi... Une autre fois, un chat perdu s'était réfugié sous ma table sans que je le visse. A peine assise, j'eus la sensation qu'on me chargeait d'électricité : je dus sonner Jeanne. Quand elle entra, le chat bondit hors de sa cachette, et j'eus un accès de terreur.

Jeanne emporta le chat, mais longtemps après je tremblais en la regardant.

D'où me vient cette horreur des chats ? Beaucoup de gens en font leurs compagnons favoris. Moi, je préférerais la société d'un boa constrictor...



Un homme envers qui j'avais manqué de bonne grâce se mit un jour en tête de me dire mes vérités, sans apprêt. Il me fit cet honneur parce que je n'appréciais pas suffisamment ses hommages.

— Vous n'êtes pas intelligente, — me dit-il; — vous n'avez aucun talent notable. Vous possédez seulement une certaine adresse à ne point vous compromettre; en outre, vous avez le don de la repartie.

Il touchait juste. Que de temps et d'énergie il m'a fallu pour conquérir et pour défendre cette réputation de femme supérieure à laquelle, en somme, la nature ne me destinait point!

Ma vanité exigeait qu'on ne me courtoisât pas seulement pour mon extérieur. Je m'entourai donc des hommes les plus éminents et je décrétai qu'on me trouverait intelligente. C'est l'aventure qu'Andersen a contée dans *l'Habit neuf de l'Empereur*.

On parlait avec moi d'équilibre européen, d'économie politique, d'art et de littérature, de finances et de religion. Tout cela m'était fort étranger; mais, grâce à une attention toujours en éveil, j'évitais de butter contre les écueils, ce qui me valut une renommée d'esprit.



Dans ces romans anglais dont la fade douceur me rappelle les pommes de terre malades, l'héroïne s'offre parfois le luxe d'être aveugle, marquée de la petite vérole ou paralysée des jambes : le héros ne l'en adore que plus éperdument.

Quelle blague!

Mon existence eût été tout autre si j'avais perdu, il y a dix ans, mes longs cils, si mes doigts s'étaient déformés, si mon nez était devenu rouge...

Un nez rouge, ah! c'est le pire désastre qui puisse atteindre la beauté d'une femme. Une de mes amies, Adélaïde Svanstroëm, en fut si désolée qu'elle avala du poison.

Malheureusement, elle n'en avala pas assez. Elle survécut, avec son nez rouge.



Janvier.

Mes sens se réveillent. La clarté et le bruit leur donnent des impressions toutes neuves; ce que voient mes yeux est ressenti par moi avec une intensité nerveuse qui jusqu'ici m'était inconnue. Quand vient le soir, je contemple fixement le crépuscule jusqu'à ce que mon cerveau se trouble. Et je rêve comme un enfant.

Hier, avant de me coucher, j'allai m'accouder à mon balcon pour jeter, ainsi que d'habitude, un dernier regard sur la mer. Mais ce fut le ciel étoilé qui m'attira. Il s'ouvrit à moi, il s'offrit à moi. Il me semblait que je ne l'avais jamais vu encore, moi qui pourtant dors avec le firmament pour ciel de lit...

Chaque étoile devint pour moi une goutte de

rosée destinée uniquement à étancher ma soif. Je bus le ciel, comme une plante, près de se dessécher, boit l'humidité bienfaisante jaillie d'un arrosoir. Cependant des sensations inédites sourdaient en moi. Pour la première fois, j'eus la perception de mon âme. Je renversais la tête en arrière; je regardais, je regardais. Toute la splendeur de la nuit me pénétra. Je pleurai.

Que m'importe de vieillir! que m'importe d'avoir manqué ma vie! Chaque nuit, je tournerai mes yeux vers les étoiles; je m'assoupirai dans leur paix frigide, éternelle.

Et dire qu'avant ma retraite je ne lisais jamais un poème sans me moquer intérieurement du poète!... Dire que toujours j'ai tenu pour factices les déclamations sur la nature!...

Je sais maintenant que la nature est la seule divinité digne qu'on l'adore.

•



Margarethe Ernst me manque. Comme son allure était divertissante ! Elle serpentait entre les hommes, toujours prête à darder sa piquûre ; et pourtant, malgré son astucieux sourire, elle n'est point méchante. Seulement, chacun de ses mouvements est calculé.

Nous nous plaisions ensemble. Nous parlions d'autrui sans nous gêner ; sur nous-mêmes, nous mentionnions gentiment, gracieusement. D'ailleurs, je constate qu'elle est fidèle dans ses amitiés ; ses lettres sont les mieux écrites que je reçoive. Naguère je me serais divertie à feuilleter son âme. Mais elle se défendait bien. Sous ses robes étroites elle devait porter une cuirasse d'écailles, à l'épreuve même de l'amour.

Elle est de ces femmes qui, sans en avoir l'air,

effacent adroitement, derrière elles, la trace de leurs pas. Je l'ai vue changer sa nature, deux, trois, quatre fois dans la même soirée, selon les gens avec qui elle causait. Elle se glissait auprès d'eux, respirait leur atmosphère un instant, — et aussitôt s'établissait la communication.

D'ailleurs tout ce manège ne lui coûtait aucun effort. Tel un mathématicien résout des problèmes pour son agrément.

Je serais fort aise de l'avoir ici pendant une semaine.

Elle aussi a peur des années de transition. Elle essaye de tricher avec l'âge : tricherie vaine ! Elle a adopté des toilettes genre « deuil de cour » ; elle encadre de respectables petites capotes son mince visage espagnol. Je l'attends à la quarantaine : nous lui reverrons les couleurs vives, les plumes d'autruche, et l'espoir d'un nouveau printemps !

Si je la mandais, je suis persuadée qu'elle débarquerait par le premier train, les narines au vent et suivie de dix malles.

Je ne la manderai pas. Ce serait un lamentable aveu de faillite.

*
* *

Je suis arrivée, ces jours-ci, à un résultat que j'admire moi-même. Je sais maintenant que, même si les années ne se dressaient pas entre nous, je ne voudrais pas épouser Malthé.

Pour cet homme, le seul que mon cœur ait adoré, je pourrais commettre des folies, voire des turpitudes; je pourrais m'avilir comme jamais maîtresse ne s'avilit; je pourrais mourir avec lui.

Mais fonder un foyer avec Joergen Malthé, non pas!

Le terrible de la vie en ménage, c'est que chaque objet dans la maison devient un anneau de la chaîne... Et cette chaîne soude les époux

l'un à l'autre même quand l'amour est usé depuis longtemps, même s'il n'a jamais existé. Deux êtres humains (irréductibles comme le sont toujours deux êtres humains) se voient forcés d'adopter en apparence les mêmes opinions et les mêmes goûts. Le ciment du foyer consiste dans cet accord apparent du mari et de la femme. Mais sous l'accord apparent la lutte des tempéraments se poursuit, muette et farouche.

Que de fois Richard et moi nous nous cédions mutuellement... et notre condescendance signifiait plus d'hostilité qu'une querelle!... Je méprisais ses goûts, et lui, sans se trahir, même d'un mot, dédaignait les miens.

Non! non! son foyer n'était pas mon foyer, malgré notre harmonie d'époux modèles... Mon corps et son argent : telle était la double armature de notre ménage. Vérité brutale, mais vérité.

•



Comme le décor d'un tableau vivant, j'ai préparé cette maison où je m'ensevelis, cette maison que Malthe a construite sans savoir pour qui. Et voilà qu'elle m'a révélé la joie de la possession, une joie dont, jusqu'ici, les bijoux seuls m'avaient comblée.

Cette maison mérite vraiment que je l'appelle « mon foyer ». Mon premier, mon unique foyer. Ici tout m'est cher parce que tout m'appartient.

J'aime jusqu'aux vers de terre, parce qu'ils font du bien à mon jardin. Les oiseaux dans les arbres, autour de mon toit, sont ma propriété. Je voudrais qu'un mur entourât *mon* ciel et *mes* nuages.

Dans la maison du Vieux-Marché, je ne me

sentais jamais chez moi. Et pourtant, lorsque je la quittai, il me sembla que tous mes nerfs se brisaient.



Joergen Malthe est l'homme que j'aime ; à part cela, il m'est étranger. Nous n'avons pas une idée, pas un sentiment communs. Il a son univers ; moi j'ai le mien. Son travail, au bout d'un mois, me serait insupportable : le mettre hors d'état de travailler serait ma victoire... Toutes les femmes amoureuses ressemblent à Magna Wellmann...

Un jour, je suis allée le voir chez lui. Je frissonne encore en pensant aux grandes vilaines pièces de son logis, à la table de bois nu, aux planches de pitchpin garnies de livres poudreux, à la malle couverte d'un plaid de

voyage, aux rideaux sales, aux parquets chauves.

Qui sait? Peut-être cette ambiance de pauvreté, d'inconfort, dont je fus accablée, ce jour-là, fut-elle le principal obstacle qui m'empêcha de sauter le pas. Lui se promenait de long en large dans son cabinet et discourait intarissablement sur la coupole de Brunelleschi. Il la figurait en l'air avec ses mains, et moi, cependant, j'imaginai ses mains enlaçant ma tête. Chacune de ses paroles signifiait l'amour, et pourtant il discourait uniquement sur cette coupole... La coupole m'était aussi indifférente que les taches d'encre sur sa table d'architecte.

Je lui exprimai mon étonnement qu'il pût se contenter d'un logis si modeste.

— Mais il y a du soleil! me dit-il.

Et il rougit.

Je suis fermement convaincue qu'il s'accoude souvent à sa fenêtre pour édifier des palais merveilleux avec l'or pourpre du couchant et le marbre rose des nuages.

Grand enfant, comme je t'adore!

Mais fonder un foyer avec toi, jamais, jamais!



Aujourd'hui, c'est l'anniversaire de ma naissance. Personne ici ne le sait. D'ailleurs, quelle femme aurait plaisir à fêter son quarante-troisième anniversaire? Je ne vois guère que Lili Rothe.

J'ai consulté, un jour, un gynécologue :

— A quel âge, lui ai-je demandé, cesse-t-on d'être femme?

Après un examen très consciencieux, il m'a répondu :

— Vous, madame, vous en aurez fini peu de temps après la quarantaine. Mais ce n'est pas une limite générale. J'ai connu des femmes

auxquelles la soixantaine réservait des crises que l'on croirait être le lot exclusif de la jeunesse.

Nous parlâmes alors de ces milliers de femmes que la science médicale a sauvées de la mort, en ne leur laissant toutefois que le triste apanage d'une demi-vie. Avant l'opération, ces malheureuses se traînent accablées de souffrances physiques, oppressées d'une indéfinissable mélancolie. Elles consultent : on les installe dans une maison de santé, on les opère. Après quoi elles reprennent leur trantran comme s'il ne leur était rien arrivé. La convention admise est qu'elles sont guéries. Leur entourage les traite comme auparavant; toutes les exigences de la vie, y compris celles de l'alcôve conjugale, s'imposent à elles de nouveau. Ignorant, en somme, ce qu'au juste on leur a fait, ces victimes s'étonnent que l'existence ait pour elles perdu toute saveur. Elles se désespèrent.

Je me permis de faire observer que, pour beaucoup d'entre elles, il aurait mieux valu que

le chloroforme leur versât un éternel sommeil. Le médecin protesta.

— Êtes-vous donc, madame, de ceux qui prétendent qu'on doit supprimer les estropiés de naissance pour leur épargner la torture de vivre?

Je n'aperçus pas bien ce qu'avaient de commun ces deux idées... Il m'eût d'ailleurs été facile de fermer la bouche à mon interlocuteur en lui citant un exemple qui n'est jamais sorti de ma mémoire : celui de mon amie Mathilde Bremer.

Pauvre Mathilde Bremer ! Je me la rappelle distinctement, telle qu'elle était avant et telle qu'elle fut après l'opération. Elle n'avait pas peur de mourir. Elle voulait à tout prix garder l'amour de son mari, qui l'adorait. Mais elle répétait au chirurgien :

— Il faut me tuer ou me guérir... Je ne veux pas continuer à vivre ainsi... Je ne le veux ni pour mon mari ni pour moi !

Elle fut « guérie », — comme ils disent. —

Ce qui ne l'empêcha pas de divorcer deux ans plus tard, malgré l'opposition de son mari.

Et le divorce fut sage de part et d'autre. Elle m'avouait :

— Aucune torture n'est comparable à celle d'une femme qui aime son mari, qui en est aimée, pour qui ce mari est tout, qui souhaite avec passion le retenir, et sent qu'elle ne le peut pas, parce qu'elle n'a plus qu'une ombre de corps...

La vie que Mathilde Bremer mène actuellement, une vie solitaire de femme divorcée, n'est certes pas enviable. Elle la préfère pourtant à celle qui précéda immédiatement le divorce.



Si quelqu'un lisait ceci, il pourrait croire que je deviens féministe. Dieu m'en garde ! Je n'ai

aucune envie de m'occuper des autres : mes propres affaires me suffisent.

Le ciel soit éternellement loué de ne m'avoir pas encombrée d'enfants et de m'avoir épargné les misères que « guérissent » les gynécologues !



Qu'une journée peut donc paraître interminable ! N'y en a-t-il pas qui ont au moins quarante-huit heures ?

Je sens les secondes suinter goutte à goutte... Ou plutôt il me semble qu'elles se déposent peu à peu sur ma tête comme de la poussière sur une table vernie. Mes cheveux commencent lentement à grisonner.

C'est tout naturel, puisque je les néglige.

Mais à quoi bon les rajeunir artificiellement

avec des préparations chimiques? Bah! qu'ils grisonnent!

Torp s'aperçoit que la bonne chère me cause maintenant bien plus de plaisir qu'aux premiers jours.

Mes robes me serrent. Dame!... plus de masseuse...



Aujourd'hui j'ai inspecté mon armoire à linge avec la minutie d'une intendante dans un couvent pour dames de la noblesse. J'ai caressé du regard les belles piles blanches; je les ai comptées. Si économe que je sois de mon argent, il me plairait d'accumuler les provisions, tant dans l'office que dans la lingerie. Plus je vois de flacons, de boîtes et de sacs au garde-manger, plus je m'en réjouis. Sur ce point, Torp et moi nous

sommes complètement d'accord. Qu'un ras de marée ou un tremblement de terre nous isole tout à coup du monde, nous pourrions nous suffire un bon bout de temps.



Si j'avais plus de sensibilité ou seulement un peu de fantaisie (comme Torp, par exemple, qui fabrique des vers en s'aidant de son livre de cantiques), je crois que je me mettrais à faire de la littérature. Les femmes mûres pataugent volontiers dans leurs souvenirs comme on patauge, l'automne venu, dans les feuilles mortes. J'excellerais, il me semble, à ouvrir délicatement une série de sépulcres blanchis, et, sans compromettre personne, je réunirais mes modèles exhumés sous ce titre commun : *la Femme à l'âge dangereux*. Mais, outre l'imagination, il me

manque la patience nécessaire pour m'occuper longtemps et tenacement des affaires d'autrui.



Nous naviguons presque toutes sous un faux pavillon. Précaution indispensable. Si l'on devait voir au dedans de nous comme à travers une vitre, pourquoi viendrions-nous au monde avec des pensées invisibles?

Et, si nous nous montrions telles que nous sommes, notre destinée ferait de nous ou des ermites au sommet des montagnes, ou des criminelles dans les bas-fonds.



Torp est allée au service du soir : quel ange de pitié!... Elle a emporté une lanterne, mar-

quant ainsi son projet de ne rentrer que vers minuit. Pour se ménager le loisir de cette dévote escapade, elle nous a servi le dîner deux heures en avance. Ah! Torp s'entend à arranger sa vie!

Naturellement, elle va à l'église à peu près comme moi. L'office du soir sera probablement célébré, à son intention, par un des marins qui ont jeté l'ancre dans le port voisin pour l'hivernage.

Que la paix soit avec Torp!... Mais moi je m'ennuie...

Jeanne et moi, pour l'instant, nous sommes assises chacune à son étage, dans un coin sombre, comme si nous étions en pénitence. Mon cœur est plein d'amertume. Les dimanches de mon enfance ne distillaient pas plus de tristesse que celui-ci.

Au loin, une cloche fêlée sonne l'agonie et la mort du jour. Ce glas nous poursuit, Jeanne et moi. J'ai essayé, puis abandonné vingt occupations.

Nous avons beau être au milieu de l'hiver, j'ai beau ne me servir d'aucun parfum depuis des mois, j'étouffe comme si j'étais sous un berceau de jasmin en fleur.

Soyons juste ! Dans notre maison du Vieux-Marché, le dimanche était encore plus exécration. Du matin au soir, Richard ne me quittait pas. S'ennuyer tout seul est dur ; s'ennuyer à deux est pire. Et dire que Richard ne s'en est jamais rendu compte !... Il parlait, il parlait sans relâche... J'avais la sensation d'être auprès d'un moulin infatigable et que la farine me pleuvait dans les yeux.



Allons faire une promenade, une promenade au pas accéléré.



Mais qu'est-ce que j'ai donc?

Je suis tellement nerveuse que je puis à peine tenir ma plume.

Jamais je n'ai vu tomber le brouillard avec une pareille soudaineté : à peine si j'ai pu regagner la maison. Maintenant il est tellement épais que je ne distingue pas les arbres les plus proches. Il pénètre dans la chambre. Il s'accroche au plafond; mes vêtements, même ceux de dessous, sont humides.

Le feu s'est éteint : je gèle. C'est bien ma faute! Je n'avais qu'à sonner Jeanne ou à mettre moi-même des bûches dans l'âtre, mais je ne peux me résoudre à rien...

Quelle absurde fantaisie a eue cette Torp de s'absenter une demi-journée! Comment, à pré-

sent, retrouvera-t-elle son chemin? Avec vingt lanternes on n'éclairerait pas à dix pas devant soi. Même ici, ma lampe pâlit comme si on avait versé de l'eau dans l'huile.

Au-dessus de ma tête, Jeanne va et vient : je l'entends malgré la légèreté de son pas. Elle aussi est inquiète. Nous nous influençons mutuellement à distance, ce n'est pas la première fois que je le remarque.

Si seulement elle se décidait à descendre, d'elle-même!... Au moins nous serions deux à avoir peur.

Mon Dieu! J'ai froid dans le dos comme certain soir où l'on me fit entrer dans un cimetière : je croyais voir tous les morts se dresser hors de leurs tombes...

Les arbres ne remuent pas : on dirait qu'eux aussi se tiennent aux écoutes. Mais il n'y a rien à écouter. Rien ni personne, sauf Jeanne et moi...

Une autre fois, je ne permettrai plus à Torp de telles promenades. Si elle veut absolument

aller à l'église, elle ira dans la matinée. Ce n'est pas chose réconfortante que d'habiter ici, seule en pleine forêt, sans chien de garde, sans un être humain dans son voisinage. On est à la merci de tout; — par exemple, de ces matelots ivres qui, récemment, secouaient la porte d'entrée... (Je dois avouer d'ailleurs que cet incident ne m'inspira pas la moindre peur : ce fut moi qui rassurai Torp.)

J'ai l'intuition que, là-haut, Jeanne, elle aussi, est mortellement angoissée. Moi, je demeure assise, la plume à la main : je n'ose pas déposer cette arme débile... Ah! si seulement je pouvais prendre sur moi de sonner!...



Allons, allons!... mes mains frémissent comme des feuilles de tremble, mais *elle* ne doit pas s'en

apercevoir. Je veux faire comme si rien ne s'était passé.

La pauvre fille ! Elle s'est précipitée soudain chez moi, sans frapper, pâle comme un linge, les yeux hagards. Elle se cramponnait à moi, comme fait un enfant après un cauchemar... Qu'est-ce qu'elle a ? qu'est-ce que j'ai ?... Nous sommes aussi honteuses l'une que l'autre de notre faiblesse. Le brouillard nous a fait perdre la tête.

J'ai allumé toutes les bougies : elles vacillent convulsivement comme le regard de Jeanne...

Le brouillard s'épaissit encore. Jeanne est assise sur le canapé ; elle tient sa main sur son cœur, et il me semble que, d'ici, j'entends ce cœur battre.

J'ai l'impression qu'un être humain est en train de mourir... pas loin de moi... dans la pièce où je suis.

Joergen, est-ce toi ? Réponds, est-ce toi ?... Ah ! je suis folle...

Toutes les portes sont fermées ; les barres des

volets sont tirées. Tout est tranquille, absolument. Aucun bruit ne vient du dehors.

C'est justement ce silence qui nous affole... oui, c'est cela...



Maintenant elle dort. A peine puis-je discerner ses traits, à travers le brouillard. Elle est assise... On dirait d'une ombre, d'un fantôme... Le brouillard flotte sur sa chevelure rousse comme de la fumée au-dessus d'un brasier.

J'ignore tout de cette fille : elle est aussi impénétrable, sur ce qui la concerne, que je le suis moi-même. Et pourtant j'ai le sentiment que, durant cette heure, elle m'a dévoilé son âme. Je la comprends parce que nous sommes femmes l'une et l'autre. Comme moi elle souffre de l'inquiétude de son sang... L'éternelle inquiétude du sang!...

Elle a évidemment dans son passé le souvenir d'une humiliation profonde. Quelque chose l'a blessée, si intimement qu'elle ne peut plus vivre en paix.

Et me voilà en communion avec elle, comme on ne l'est à l'ordinaire qu'entre parents très proches.

Nous ne devrions pas habiter sous le même toit, l'une maîtresse, l'autre servante.



Le brouillard, peu à peu, semble moins opaque; les bougies brûlent plus clair. Sur le front de Jeanne je vois passer des rêves; sa bouche demeure ouverte comme celle d'une morte. A chaque instant, elle sursaute, s'éveille : mais, dès qu'elle me voit, elle sourit et se rendort... Grand dieu ! Dans quel épuisement l'a laissée cette angoisse !

Mais voyons... Il y a quelqu'un... quelqu'un dehors, entre les arbres... Oui, quelqu'un vient...

C'est Torp, ni plus ni moins, Torp munie de sa lanterne et accompagnée par la couturière du village voisin. Au moment où elle poussait la porte du sous-sol, j'ai reconnu sa voix et je suis redevenue moi-même.



Nous avons mangé comme des loups. Pour la première fois, Jeanne s'est assise à ma table et a soupé avec moi, — pour la première et, sans doute, pour la dernière fois. — Torp ouvrait des yeux comme des tasses à thé, mais elle se gardait bien d'exprimer sa surprise en paroles.

Mon accès de folie de ce soir m'aura du moins démontré quelque chose : c'est qu'il me faut au plus vite me procurer un domestique mâle pour notre protection.



Jeanne s'est confessée à moi. Trop « énervée » pour s'endormir, elle a frappé à ma porte, la nuit dernière, et m'a demandé si elle pouvait entrer. Je le lui ai permis, bien que je fusse déjà couchée. Elle s'est assise auprès de mon lit et m'a raconté son histoire. Histoire si singulière que j'ai envie de la noter.

Je comprends maintenant ses jolies mains et toutes ses façons. Je comprends aussi pourquoi, un jour, je l'ai surprise en train de feuilleter un livre d'Anatole France, comme si elle entendait le français.

Ses parents avaient douze ans de mariage lorsqu'elle vint au monde : ils fêtèrent donc leurs noces d'argent au moment où elle cessait d'être une petite fille. Jusqu'alors elle avait

grandi dans la conviction que tout allait pour le mieux à la maison. Le père était pharmacien dans une ville médiocre; ils vivaient sagement. On fêta les noces d'argent au logis paternel. Pendant le repas, la fillette, ayant bu un peu de vin, se sentit indisposée. Elle dut quitter la table, disant à sa mère :

— Je monte, un instant, me reposer dans ma chambre.

Mais, comme elle s'y rendait en effet, un vertige si brusque la prit qu'elle se trompa de porte. Elle pénétra dans une des chambres d'amis où l'on avait logé un capitaine, cousin de sa mère. Trop lasse pour faire un pas de plus, elle se laissa tomber sur un sofa, dans l'obscurité. Elle se réveilla quelque temps après, entendit qu'on faisait de la musique et qu'on dansait en bas; mais elle n'eut aucune envie de redescendre et se rendormit.

Des chuchotements, tout proches d'elle, la reveillèrent pour la seconde fois : honteuse d'être surprise, elle retint son haleine, se garda de

bouger. Alors elle distingua la voix de sa mère et une autre voix. Presque aussitôt, elle comprit...

Sa mère, sa mère qu'elle idolâtrait, et cet officier!...

Ils allumèrent les bougies : elle se contraignit à faire semblant de dormir profondément. Elle entendit le cri épouvanté de sa mère :

— Jeanne!...

Le capitaine balbutia :

— Dieu merci, elle dort comme une souche.

La mère répara le désordre de sa coiffure. Ils sortirent de la chambre.

Quelques moments après, la mère revint; elle tenait une lampe et appelait :

— Jeanne, où es-tu? Nous te cherchons dans toute la maison.

L'étonnement qu'elle simula en trouvant sa fille acheva de bouleverser celle-ci, qui parvint cependant à se maîtriser et murmura :

— Je suis fatiguée!... laisse-moi dormir!

Sa mère se pencha vers elle et l'embrassa à

plusieurs reprises : l'enfant pensa mourir sous ces baisers.

Cette heure unique, où la science du mal lui fut si tristement révélée, étouffa en elle toute joie de vivre. En même temps elle la remplit d'impures pensées, qui désormais l'obsédèrent jour et nuit. Jeanne mûrit ainsi avant le temps : elle mûrit dans un précoce désespoir. Elle n'avait personne à qui se confier ; elle portait seule le poids de deux secrets, dont un seul aurait suffi pour l'écraser : l'indignité de sa mère et sa propre défloration morale.

Il lui était devenu impossible de rencontrer le regard de sa mère ; avec son père lui-même elle se sentait mal à l'aise, comme si elle lui avait fait du tort. Tout en elle était souillé. Elle n'eut plus qu'un désir : quitter la maison.

Deux années plus tard, sa mère tomba gravement malade : Jeanne ne put se résoudre à lui témoigner la moindre tendresse. Le regard désolé de la mourante la poursuivait ; mais elle faisait semblant de ne pas s'en apercevoir. Une

fois, le père étant absent, la mère appela Jeanne à son chevet et lui dit :

— Tu sais, n'est-ce pas?

Pour toute réponse, Jeanne inclina la tête.

— Mon enfant, je vais mourir : pardonne-moi!

La petite ne daigna pas répondre et s'éloigna.

Mais, à peine le médecin eut-il déclaré que tout était fini, une angoisse étrange la saisit. Elle souhaita réparer, en quelque manière, la cruauté de sa conduite : tâcher que le père ne connût jamais la vérité. Et voici ce qu'elle fit. La nuit même, elle commença ses recherches dans la chambre où reposait la morte : elle fouilla toutes les boîtes, tous les tiroirs. Elle trouva enfin les lettres qu'elle cherchait : elles étaient déposées au fond du coffre à bijoux de sa mère. Elle s'en empara; mais, comme elle remettait les bijoux en place, elle vit entrer son père et poussa un cri. Ne pouvant expliquer ce qu'elle était en train de faire, elle se tut, comme une coupable. Son père lui dit avec mépris :

— Faut-il que tu sois affolée de bijoux pour n'avoir pas attendu quelques heures!...

La même année, elle se laissa séduire par un élève de la pharmacie; mais, quand celui-ci lui parla de fiançailles, elle lui rit au nez... Plus tard, elle s'enfuit avec un voyageur de commerce : ni prières ni menaces ne purent la décider au retour.

Plusieurs fois encore elle chercha, dans des rencontres hasardeuses, un bonheur qui n'était pas fait pour elle. Le seul plaisir que lui valurent ses amours, ce furent de belles toilettes. Convaincue enfin que cette vie de désordre n'était pas faite pour elle, elle accepta une place dans une famille allemande qui partait pour le Midi.

Elle y demeura jusqu'à ce que la nostalgie la forçât de rentrer en Danemark. Tout à fait dépourvue d'ambition, elle ne souffrit point des situations inférieures qu'elle y occupa.

Elle n'a jamais demandé des nouvelles de son père; elle sait seulement qu'il a légué sa fortune

à d'autres, et cela ne lui fait aucune peine. La seule raison qu'elle ait de vivre, c'est qu'elle ne peut se résoudre à une mort volontaire.

Je voudrais savoir s'il existe un homme capable de la sauver, capable de purifier son cœur de l'amertume qui le remplit... Elle m'assurait que j'étais le seul être humain vers lequel elle se fût jamais sentie attirée. Si j'étais un homme, elle m'aimerait, dit-elle, et me sacrifierait tout.

Cette fille me fait pitié. Elle est un mélange d'incroyable froideur et d'ardeur si vive que je n'en ai jamais connu de pareil.

Après m'avoir dit ce qu'elle avait à me dire, elle m'a quittée fort calme. Et je sais déjà que demain, entre nous deux, sera identique à hier. Ni elle ni moi ne ferons allusion au brouillard, non plus qu'aux incidents dont le brouillard fut cause.

•



Alors, un jardinier peut, à lui tout seul, em-
pêster l'air ici ! Qu'il ne m'exaspère pas, ou je le
congedie.

Cet individu vient d'une grande propriété
seigneuriale : s'il se contente de mon lopin de
terre, c'est assurément parce qu'outre sa laideur
il a certains vices cachés. Mais je n'ai pas le goût
de me renseigner à fond sur les qualités psy-
chiques de M. Jensen, aide-jardinier.

Une agence nous avait envoyé sa photogra-
phie, parmi d'autres. Nous les avons examinées,
Jeanne, Torp et moi, avec le même intérêt que
si c'eût été des gravures de modes venues de
Paris. Je me divertissais secrètement à voir Torp,
d'un geste involontaire, flairer chaque portrait,
comme si l'odeur se photographiait aussi.

Par prudence, j'ai choisi le plus affreux : de la

sorte, notre paix ne sera point troublée. D'autre part, puisque j'ai eu la sagesse de conserver la cabane où gîtait le propriétaire antérieur de mon petit domaine, les deux pièces qui la composent suffiront pour loger le sieur Jensen : il habitera ainsi à l'écart de nous.

Torp m'a demandé s'il devait manger à la cuisine. Bien sûr ! je n'ai pas l'intention d'en faire mon vis-à-vis à table...

Au surplus, mieux vaudrait peut-être qu'il mangeât chez lui : son odeur ne nous persécuterait point.



Rien ne prouve mieux notre descendance animale que cette puissante action des odeurs sur nos sens.

Je gage de reconnaître dans l'obscurité complète tout homme que je connais, rien qu'avec

mon odorat, — à condition toutefois de pouvoir m'en approcher assez pour respirer son atmosphère. J'ai presque honte de l'avouer, mais il en est des hommes, pour moi, comme des fleurs : je les juge d'après leur parfum. Je me souviens d'un jeune garçon de restaurant qui nous servait, en Angleterre : s'il passait seulement derrière ma chaise, il me semblait que toute ma sensibilité s'épanouissait. Par bonheur, Richard était avec moi... Pour une raison analogue je n'ai jamais permis à M. de Brincken de me frôler... Et c'est encore pour la même raison que Richard a dominé mes sens.

Chaque fois que je mords une tige de pensée, j'éprouve la même sensation voluptueuse qu'au voisinage de ce jeune Anglais. Les hommes ne devraient user d'aucun parfum. Le Créateur les a pourvus... Pour les femmes, à mon avis, c'est autre chose. Il y a des moments où, malgré tous les sachets et toutes les essences...





TROISIÈME PARTIE

PRINTEMPS



'HIVER est fini. — Que de jours écoulés sans que j'écrive une ligne!

Le printemps! Des chants... des jeux... tout cela me rend folle! On dirait que ces canots sont mus par la musique et que des orchestres discordants entraînent les bateaux sur les vagues. Airs patriotiques, refrains populaires : du matin au soir, cela n'arrête pas.

Parfois le Sund s'offre à mes regards comme une aire immense sur laquelle sécheraient toutes ces voiles blanches ou rouges.

Que n'est-ce des oiseaux, ces barques ! J'achèterais un fusil et je m'exercerais à tirer sur eux pour les abattre... Mais la chasse est interdite en cette saison.

Les rues les plus centrales d'une grande ville ne sauraient être plus animées que cette mer environnante, — cette mer sur laquelle, en janvier, s'appesantissait le silence d'une église.

Des êtres humains commencent à traverser ma forêt, à rôder autour de mon jardin : pour leur faire peur, il va falloir acheter un chien... Mais comment supporterai-je les hurlements qu'il ne manquera pas de pousser à l'adresse d'une compagne absente?...



Comme ce jardinier m'agace ! Ses yeux brillent de mille pensées sournoises. Je donnerais cher pour l'éloigner.

Mais il a une démarche!... Jamais dans ma vie, je n'ai vu un homme marcher de la sorte, il le sait, et il sait aussi que je ne puis pas m'empêcher de le regarder marcher.

Torp est subjuguée. En son honneur, elle confectionne les plats les plus admirables. Son livre de cuisine française ne cesse pas d'être mis à contribution. Et les vapeurs épicées qui montent du sous-sol attestent que M. Jensen n'aime pas la cuisine fade.

Quant à Jeanne, elle le dédaigne, heureusement. Mais elle ne laisse pas d'avoir remarqué les hanches et la démarche du personnage.



En cette saison, midi est l'heure que je préfère. Alors le calme règne sur les eaux. Le jardinier fait la sieste. Jeanne est assise sous la véranda, un menu travail féminin aux doigts. Je

lui ai permis de vivre ainsi dans mon voisinage. Son travail consiste à fabriquer des roses en plissant artistement des rubans de soie ; n'est-ce pas tout à fait charmant ?



Cher professeur Rothe,

Votre lettre m'a porté un coup si rude que je n'ai pu y répondre sur-le-champ, comme je l'aurais désiré. Je m'excuse donc pour la brièveté de ma dépêche. Et je ne puis, hélas ! que vous en répéter le texte : « Je ne sais rien. »

Jamais Lili ne m'avait dit un seul mot, jamais elle n'avait fait la moindre allusion, qui me fissent présager... Je crois même pouvoir vous l'affirmer : elle n'avait jamais prononcé devant moi le nom du directeur Schlegel.

Ma première idée fut que ma cousine était

devenue folle, et je m'étonnais que vous, médecin, n'eussiez pas eu la même idée. Mais, après avoir médité davantage (depuis deux jours je ne pense qu'à Lili), je suis parvenue à d'autres conclusions. Je commence, il me semble, à comprendre ce qui est arrivé. Je vous supplie toutefois de vous rappeler que je suis seule responsable de mes hypothèses, — et que ce sont des hypothèses, sans plus.

Lili n'a pas manqué à la foi conjugale : avec une nature si parfaitement droite, tout soupçon de trahison doit être exclu. Si elle vous paraissait, et si elle nous paraissait à tous absolument heureuse en ménage, c'est qu'elle l'était en effet. N'en doutez pas !

Lili, qui ne se permettait jamais même un mensonge officieux, Lili, qui veillait sur ses enfants à la mode des mamans d'autrefois, inquiète des livres qu'ils lisaient, des spectacles où ils étaient conduits, — Lili aurait entretenu derrière votre dos, derrière le dos de vos enfants, des relations avec un autre homme ? Impossible, im-

possible, cher monsieur ! Je ne prétends pas que vos oreilles aient mal'entendu les paroles qu'elle vous a dites, mais ces paroles, vous les avez interprétées de travers.

Non pas une, mais cent fois, Lili m'a copieusement parlé de vous. Elle vous chérissait. Vous étiez pour elle l'idéal de l'homme, du mari, du père. Elle était fière de vous. Personnellement dépourvue d'ambition et de vanité (comme tant d'autres femmes excellentes), elle n'était ambitieuse et vaniteuse que pour vous.

Par exemple, à propos de telle ou telle opération chirurgicale que vous aviez brillamment « réussie », elle faisait de véritables conférences... Avec quel zèle, d'autre part, elle suivait vos travaux, je n'ai pas besoin de vous le rappeler : vous le savez mieux que personne. Elle s'est familiarisée avec le latin pour comprendre vos œuvres scientifiques. Et, malgré sa répulsion instinctive pour le sang, elle assistait à vos cours d'anatomie, à vos démonstrations.

Quand Lili vous a dit : « J'aime Schlegel et il

y a de longues années que je l'aime! » cela ne signifiait nullement: « Et, pendant tout ce temps-là, mon amour pour toi fut aboli... » Non : Lili vous aimait, et elle aimait aussi Schlegel. Tout cela est à la fois très simple et très compliqué.

Vous, avec la psychologie simpliste des hommes, vous pensez: « On aime Pierre ou on aime Paul. » Et, non sans apparence de raison, vous déclarez: « En quittant ma maison, Lili a tout au moins prouvé qu'à l'heure actuelle c'est Schlegel seul qu'elle aime. »

Et moi je soutiens que vous vous trompez.

Lili présentait tous les signes extérieurs d'une nature saine, pondérée. Eh bien! son fameux équilibre moral nous a tous induits en erreur. Derrière cette façade se masquait le plus féminin des attributs de la femme : une imagination dérégulée.

Savez-vous, sais-je moi-même quels furent les rêves de Lili jeune fille? Malgré votre heureuse vie commune, avez-vous jamais tenté de pénétrer au fond de cette âme délicate? Non,

n'est-ce pas? Quand il possède une femme comme vous possédiez la vôtre, un mari se juge en sûreté. L'ombre du doute ne vous a même pas effleuré. Vous n'avez jamais admis comme possible que Lili pût être privée de quelque chose, puisqu'elle vous avait. Vous vous êtes figuré que votre présence la comblait.

Or, je vais vous apprendre une chose : depuis bien des années, l'âme de Lili était tourmentée par des aspirations, par des désirs qu'elle-même soupçonnait à peine, ou que, du moins, elle ne s'expliquait pas.

Vous n'êtes pas seulement une belle et lumineuse intelligence, vous êtes un cœur affectueux; vous n'êtes pas du tout ennuyeux, vous avez mille bonnes qualités, que Lili, d'ailleurs, portait aux nues. Mais vous n'avez rien de particulièrement poétique. Vous marchez d'aplomb dans la vie, croyant uniquement ce que vos yeux voient. Vous jugez les gens sans précipitation, mais avec une sévérité équitable; vos opinions sont assises.

Opposez maintenant à cette ferme façon de penser l'indulgence illimitée que professait Lili. Rappelez-vous comme elle nous fit rire, bien souvent, lorsqu'elle s'obstinait à défendre tel ou tel criminel indéfendable ! Son regard trahissait alors un effort intense, et son cœur lui inspirait des arguments de pitié que n'eût pas fournis la raison. D'où lui venait cette sympathie ardente et diffuse à la fois ? En face de nous, sceptiques et froids, elle se dressait toute seule, infiniment compatissante.

Mais elle en souffrait !

Rappelez-vous encore son plaisir à discuter les questions de philosophie religieuse. Elle n'était pas croyante dans le sens vulgaire du mot ; il lui plaisait d'approfondir les choses qui mettaient son imagination en émoi. Tandis que nous autres, tout cela nous était indifférent ou nous assommait.

Et Lili, la douce Lili, se résignait...

Rappelez-vous encore sa passion pour les fleurs. C'était pour elle un malaise physique

que de voir des fleurs coupées sans que leur tige trempât dans l'eau. Elle acheta, un jour, sous mes yeux, à une vendeuse ambulante, tout ce qu'elle put porter de fleurs, pour leur donner l'eau qui leur manquait. Or, ni vos enfants ni vous n'aviez le sens des fleurs. Vous souteniez même qu'il est malsain d'en garder dans sa chambre : on n'en voyait guère chez vous. Lili ne murmurait pas là contre.

Elle était insensible à la musique moderne. César Franck l'ennuyait; Wagner lui donnait la migraine. Un vieux clavecin était son instrument favori. Elle y jouait du Mozart tandis que ses quatre grandes filles tapotaient du Rubinstein sur un piano à queue et que vous, mon cher professeur, à vos minutes d'humeur rose, vous arpentiez la maison en sifflant à contre-temps « la mort d'Isolde ».

Enfin Lili eût aimé qu'on lui parlât doucement, lentement, et elle n'était entourée que de gens au verbe sonore.

« Bagatelles, — direz-vous, — tout cela! »

D'accord. Mais ces bagatelles expliquent que, même en s'estimant heureuse chez elle, Lili ait ressenti certaines aspirations vagues, qui non seulement n'étaient point satisfaites, mais chaque jour étaient contrariées à votre insu. Lili ne rendait jamais autrui responsable : ayant heurté d'abord ses désirs intimes contre votre rude incompréhension, elle s'empressa de les contraindre; bien mieux, elle les condamna. C'est grâce à son merveilleux équilibre moral qu'elle remporta sur elle-même une si incroyable victoire.

Elle était heureuse, voulant être heureuse. Une fois pour toutes, elle avait décrété qu'elle était la plus fortunée des femmes, — de toutes manières, — et elle concentrait sur vous sa reconnaissance pour tant de félicité. Mais, au fond d'elle-même, tellement au fond que peut-être ses rêves n'en furent point agités, — au fond d'elle-même se cachait le secret malaise qui finalement causa la catastrophe. Je ne sais rien, je vous l'ai dit, de ses relations avec Schlegel. Je ga-

rantirais qu'elles furent surtout des relations d'âme à âme : elles n'en furent que plus dangereuses.

Connaissez-vous la voix de Schlegel, sa façon de parler ? Moi, je me les rappelle. Il parle avec lenteur, et le timbre de sa voix est merveilleusement doux : ce fut certainement le premier attrait qu'il exerça sur votre femme. Ensuite, tout doucement, elle glissa vers lui sans y songer. Ne résumait-il pas tout ce dont elle était sevrée ?

A l'heure présente, cet homme est comme mort : il ne pourra donc jamais nous expliquer ce qui s'est passé entre elle et lui, — même si nous admettons qu'il se soit passé quelque chose. — Il est toutefois une chose que je sais, c'est que jusqu'à ces tout derniers temps Schlegel fut absorbé par une maîtresse qui n'était point Lili... Épris de Lili, se fût-il contenté de paroles et de pressions de mains ? Donc, comme Lili ne vous a point trompé physiquement (hypothèse inadmissible), j'inclinerais à supposer

que Schlegel ignorait les sentiments qu'elle entretenait pour lui.

Extravagance? Non pas! Seulement, vous êtes un homme : vous ne pouvez pas comprendre que les exigences amoureuses de certaines femmes sont précisément en raison inverse de l'amour qu'elles éprouvent.

En somme, pourquoi Lili vous a-t-elle quitté? Pourquoi refuse-t-elle de s'expliquer? Pourquoi autorise-t-elle ainsi les pires hypothèses?

Je vais vous le dire. Lili aimait deux hommes à la fois : les natures, les qualités différentes de ces deux hommes satisfaisaient en elle des aspirations distinctes. Si Schlegel n'était pas tombé de cheval, s'il ne s'était pas cassé la colonne vertébrale, s'il n'avait pas perdu l'usage de toutes ses facultés, — Lili serait demeurée chez vous et aurait continué d'être une épouse et une mère modèles. Réciproquement, si c'eût été vous que le cheval eût jeté par terre, Lili aurait oublié Schlegel, n'aurait plus songé qu'à vous, n'aurait plus respiré que pour vous.

Le hasard a voulu que l'accident frappât votre rival. Lili n'a pas eu la force de combattre cette douleur soudaine. Son équilibre a chaviré : elle a senti subitement la fausseté de sa situation. L'amour dont son imagination s'était repue lui est apparu comme le seul véritable ; il lui a semblé qu'elle trahissait, à la fois, vous, Schlegel, elle-même. La nécessité du sacrifice s'est imposée à elle comme une condition de la vie : elle a tout renoncé pour donner une preuve de son amour.

Quant à vous, mon cher professeur, vous avez agi comme un sot. Il est vrai que tout homme de stature morale moyenne aurait agi comme vous. Chez vous, comme chez la plupart des hommes, la vanité blessée parle plus haut que le cœur. Il y avait deux hypothèses : ou bien Lili était folle, ou bien elle était responsable. Or, vous teniez sa raison pour saine.

« Donc, avez-vous conclu, elle m'a trompé de sang-froid. Elle désire s'en aller : qu'elle parte ! Son sort ne me regarde plus ; je m'en lave les mains. »

Vous m'écrivez que provisoirement vous n'avez avoué la chose qu'à vos deux filles aînées. Ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas inventé à leur usage quelque histoire bien convenable.

Décidément, Lili vous a mieux connu que je ne le croyais; sous votre bonté apparente se cache un cœur froid, égoïste. Elle a compris que, du jour où une de ses pensées, un de ses sentiments, s'émancipait de votre tutelle, elle devenait une étrangère dans votre maison, et vous, vous l'avez laissée partir, supposant qu'elle avait joué derrière votre dos une gentille petite comédie, dont j'étais la confidente et peut-être l'instigatrice.

Lili s'est réfugiée chez la vieille nourrice de ses enfants. Comme c'est significatif! Lili, qui possède juste autant d'amis que vous et moi, a compris, avec son instinct délicat, que pas un d'eux ne serait l'ami de son malheur.

Si vous aviez, mon cher professeur, quelque grandeur d'âme, savez-vous ce que vous feriez?

Vous obtiendriez du chef de clinique l'humble satisfaction que Lili réclame : qu'on l'admette auprès de Schlegel jusqu'à sa fin, si prochaine.

Pensez bien à ce que je vous dis : Lili est la même que toujours. Elle vous aime, et un tel procédé, de votre part, la remplirait de gratitude heureuse. Qu'importe si, pendant les quelques jours que peut traîner l'agonie de ce condamné, — qui ne peut la reconnaître, qui ne peut ni dire un mot ni faire un mouvement, — qu'importe si pendant ce temps-là vos habitudes sont un peu bousculées ?

Ayant, avec votre consentement, assisté Schlegel en ses derniers moments, Lili ne refusera certainement pas, quand il sera mort, de réintégrer le domicile conjugal. Il est possible que, d'abord, elle ne vous dissimule pas sa douleur : eh bien ! votre devoir sera de comprendre cette douleur et de la calmer par votre tendresse.

Je connais un peu Schlegel ; je l'ai même vu assez souvent, il y a quelques années. Sans être

une personnalité éminente, il avait cependant tout ce qui plaît aux femmes. Il leur semblait capable de toutes les vertus héroïques dont elles rêvent. Me comprenez-vous ? J'imagine fort bien qu'une femme prisant surtout l'énergie chez l'homme dotât Schlegel d'une force inflexible. Et j'imagine aussi qu'une femme sensible surtout à la douceur attribuât à Schlegel la plus harmonieuse mansuétude... Le secret est peut-être que cet homme, qui a connu tant de femmes, savait prendre chacune d'elles selon son tempérament. — Qualité rare !

Schlegel était un homme en chair et en os ; mais il aurait pu être un personnage de roman ou une figure peinte, — Lili serait pareillement tombée amoureuse de lui, parce que son amour était purement imaginatif...

Et maintenant agissez comme bon vous semblera. Mais je vous avertis d'une chose : si ce n'est pas vous qui vous occupez de Lili, ce sera moi. Je suis une grande égoïste, et le confesse volontiers. Mais j'aime Lili, et, si vous l'aban-

donnez de cette façon cruelle et maladroite, je la ferai venir ici avec moi et je saurai bien remplacer pour elle un mari ingrat et une bande d'enfants stupides et indifférents. Une seule des larmes de Lili me touche plus que toute votre colère d'homme.

Encore un mot, et j'ai fini. Si je me rappelle bien, Lili est d'un an plus âgée que vous. N'auriez-vous pu, monsieur le gynécologue, trouver dans ce fait une explication ? Si Lili avait trente-cinq ou cinquante-huit ans, ce qui vous met en courroux ne serait point advenu. Je n'aime guère à permettre qu'un étranger regarde dans mes affaires personnelles, et, tout mari de ma cousine que vous êtes, vous m'êtes extrêmement étranger. Pourtant, je dois vous dire ceci : les femmes de notre âge traversent une période critique, je l'éprouve chaque jour. La présente lettre, que je vous écris aujourd'hui avec le plus parfait sang-froid, je n'aurais pas pu vous l'écrire la semaine dernière : vous auriez reçu à sa place une suite d'injures décousues.

Montrez à Lili que votre prétendu amour n'était pas de l'égoïsme pur et simple.

Mille bons souvenirs.

ELSIE LINDTNER.

P.-S. — Pour ce qui me concerne personnellement, je renonce à répondre à vos suggestions. Je ne pouvais pas agir autrement que je n'ai fait. Et je ne regrette rien.



Je donnerai congé à ce jardinier, et cela dès demain matin. Gages, indemnité, tout ce qu'il voudra, — pourvu qu'il nous délivre de sa présence.

J'ai la prétention de dormir en paix, ma maison bien close et tranquille. Or je ne peux pas dormir tant que cet homme est chez elle...

Que ma cuisinière ait ou non des camarades de nuit, cela ne choque pas ma pudeur. Mais cela me gêne : cela me force à penser à des choses à quoi il me déplaît de penser.

Il me semble que j'entends chuchoter et rire au-dessous de ma chambre... Auto-suggestion, comme disent messieurs les docteurs : car je ne saurais percevoir d'ici ce qui se passe dans le sous-sol.



La nuit est trop claire : les oiseaux s'inquiètent ; eux non plus ne peuvent pas dormir. Sous un ciel d'argent, la mer brille comme une glace.

Qu'est-ce que ceci?... Ah ! c'est mademoiselle Jeanne qui s'en va vers la forêt. Sa tête rousse est pareille à un de ces beaux champignons roux qui poussent entre les pins.

Si, du moins, c'était elle que le jardinier avait choisie. Mais Torp!... ce monstre!...

Moi aussi, j'aurais bien envie d'aller me promener dans la forêt et d'abandonner la maison aux deux gnomes du sous-sol. Seulement, si je rencontre Jeanne, que lui dire? Comment lui expliquer?... Il serait par trop ridicule d'avouer que nous errons toutes les deux dans la forêt parce que Torp accueille un amoureux dans son antre.

Fenêtres et portes sont ouvertes, il y a deux étages entre eux et moi... et pourtant je m'imaginais respirer l'haleine aigre et répugnante de cet homme...

Hystérie? — Peut-être.

*
* *

Quatre heures du matin. Je ne puis m'endormir. Point de spectacle plus émouvant qu'un

lever de soleil, mais à condition que le spectateur soit en humeur de le contempler : or, en ce moment, je préférerais la nuit la plus opaque...

Voici le Don Juan : il chemine vers sa cabane, à pas de voleur ; il ne se retourne même pas pour regarder derrière lui. Je parie cependant que l'horrible femelle est debout sur le seuil, agitant son mouchoir et envoyant des baisers...

Mais qu'est-ce qui prend à Jeanne, tout à coup ? Elle se cache derrière un arbre... Pauvre fille ! Elle ne veut pas être aperçue par l' amoureux de Torp... Et ce serait en effet trop d'honneur pour ce rustre s'il savait qu'il inquiète une aussi fine créature,



Voir manger Richard, ce fut naguère, ou plutôt cela devint peu à peu ma torture quoti-

dienne. Avec quelle grâce accomplie, pourtant, il maniait la fourchette et le couteau ! Que n'aurais-je pas donné pour qu'il mît une fois ses coudes sur la table, pour qu'il mordît dans une pomme sans l'avoir pelée ou fît claquer sa langue après avoir bu !... Hélas ! sa correction demeurerait infailible, éternelle.

Je n'oublierai jamais son œil chargé de tendre reproche quand je déchirais une enveloppe avec mes seuls doigts, avant qu'il eût réussi à me passer le coupe-papier. Apparemment, il éprouvait, à ce spectacle, la même irritation nerveuse qu'il provoquait en moi quand il se mirait complaisamment dans une glace.

Une petite tache sur la nappe le rendait soucieux, le préoccupait. Il n'y faisait aucune allusion, mais ses yeux ne pouvaient quitter la tache : il semblait que ce fût quelque indice criminel...

Sa manie de propreté me poussait, en dépit de ma nature, à toutes les négligences possibles. Je mettais exprès du désordre dans la biblio-

thèque; mais lui rôdait à ma suite, et, cinq minutes plus tard, le désordre était découvert et réparé.

Ah! si je l'avais aimé!... Ce goût de l'ordre serait devenu pour moi un attrait de plus.



Richard m'a-t-il été fidèle? Et, si parfois il fut infidèle, a-t-il goûté quelque plaisir dans ses infidélités? Énigmes. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que lui aussi a dû connaître la tentation. Et tandis que moi, faible femme, j'étais retenue par mille raisons de convenance, lui n'aurait usé que d'une licence fort excusable en s'emparant de ce qui s'offrait.

Parbleu! il n'a eu garde, sans doute, d'y manquer, tout au moins pendant ses voyages d'affaires. Mais, j'en suis sûre, ses infidélités furent

encore des hommages involontaires à l'épouse absente... Je suis sûre aussi que l'agrément final fut assez maigre. La comparaison dut tourner à mon avantage.

Et puis, qui sait? Justement à cause de son extraordinaire manie de l'ordre, mon brave Richard demeura peut-être fidèle au sens absolu du mot. Je regrette presque de n'avoir jamais eu l'occasion divertissante de le surprendre en flagrant délit d'infidélité. Quelle mise en scène dramatique!... la découverte, l'aveu, les scènes de reproches, les larmes... Voilà qui donne du ragoût à un ménage!... L'empressement continu de ses hommages m'inspirait trop de sécurité: le pauvre homme en a pâti.

Une seule fois je me rappelle avoir ressenti de la jalousie, de la jalousie désagréable, et sans aucun motif sérieux. Ce fut lorsqu'il me proposa d'emmener avec nous, à Monte-Carlo, une certaine jeune fille de nos relations nommée Édith. Il devint tout pâle quand je lui demandai si ma compagnie ne lui suffisait plus...

Comment des hommes mûrs peuvent-ils s'intéresser sérieusement à des gamines de dix-sept ans? Mystère... Moi, elles m'agacent.



Malthe, m'écrit-on, est revenu de Vienne. — Il était donc allé à Vienne? Je le croyais toujours à Copenhague.

Cette nouvelle m'a mise de méchante humeur. Pourquoi, grand Dieu?... Qu'il vive ici ou là...

S'il était de dix ans plus jeune, ou si j'étais de dix ans plus vieille, j'aurais pu l'adopter. Ce ne serait pas la première fois qu'une dame d'un certain âge remplace le carlin préféré par un favori à deux pattes. Je lui aurais cherché une femme... J'aurais rassemblé autour de moi un essaim de jeunes beautés et choisi pour lui

la plus séduisante... Délicieuse perspective !...

Mais je ne me suis jamais rendue ridicule : ce n'est pas à quarante-trois ans que je commencerai.



Maintenant qu'il fait beau, je rencontre des gens dans la forêt, — dans ma forêt. — Ils cueillent des fleurs, ils cassent des branches : j'ai le sentiment qu'on me vole. Que ne puis-je interdire à tout le monde et la promenade dans la forêt et la navigation sur le Sund !

C'est déjà trop, hélas ! que le jardinier règne en maître dans mon jardin. Cet homme est partout. Depuis sa venue, mon petit domaine a encore rapetissé. Cependant, malgré moi, je reste debout à contempler le sieur Jensen lorsqu'il bêche ou qu'il ratisse. C'est un homme vigou-

reux, qui se sert adroitement de ses muscles. Il se fait humble à l'extrême en ma présence, mais ses yeux insolents ne se refusent rien.

Pour lui procurer des poussins bien gras, — dont il raffole, — Torp court les environs comme un chat maigre. En récompense, il joue aux cartes avec elle... Jeanne le dédaigne. Quand elle passe auprès de lui, elle ramasse instinctivement ses jupes, comme si elle avait peur de se salir. Ce geste ne m'est pas désagréable à voir.



Jeanne et moi, nous avons ri, ce matin, de bien bon cœur, comme deux enfants. J'étais debout sur la grève et je me disais à moi-même, à mi-voix :

— Ce doit être admirable de se baigner ici.
Jeanne répondit :

— Oui, si on avait une cabine...

Et moi, toujours plongée dans mes réflexions, je soupirai mélancoliquement :

— Ah! si nous avions une cabine!...

Soudain le fou rire nous prit; nous ne pouvions plus nous arrêter...

Maintenant Jeanne est en chasse pour ramener des ouvriers. Nous les ferons travailler à la tâche : autrement, ils n'en finiraient jamais. J'ai fait cet automne l'expérience de l'ouvrier en journée, avec le manœuvre qui sciait mon bois!...

Quand j'aurai ma cabine, quelle joie de me baigner, chaque jour, au grand soleil!



Ils sont deux, maîtres charpentiers l'un et l'autre, qui s'entendent bien ensemble. Jeanne

et moi, pour assister à leurs travaux, nous nous étendons dans notre canot. De temps en temps, nous les réconfortons avec de la bière : ils ne sont pas des plus vaillants!... Pourtant l'un a une femme et douze enfants qui crient la faim; quand ils en ont assez de crier, ils mendient... Ce père de famille chante comme une alouette... Il a passé deux ans en Amérique. Mais « c'est idiot — assure-t-il — de s'esquinter comme on s'esquinte là-bas!... » Aussi n'a-t-il pas tardé à se faire rapatrier.

— Le Danemark, dit-il, est un si joli petit pays! Toute cette eau, toutes ces forêts, voilà qui fait plaisir à regarder!

Nous l'écoutons, Jeanne et moi : nous nous sourions l'une à l'autre; nous nous amusons comme des reines...

Avant-hier, ni l'un ni l'autre n'est venu. Un enfant était mort dans l'île, et l'un de nos deux hommes, qui est aussi fabricant de cercueils, était chargé d'en fournir un. Excuse valable. Mais, hier, quand je lui de-

mandai s'il avait fini le cercueil, il me répondit :

— J'en ai acheté un à la ville, et, comme cela, je n'ai pas eu la peine de le faire!

Quant à son ami et collègue, il l'avait accompagné en ville pour l'aider à choisir...

L'eau est parfaitement claire, le sable est blanc et résistant : j'ai une envie folle d'essayer... Jeanne, qui rame bien, m'offre parfois de m'emmener au large, dans le canot, pour que je puisse me baigner. Mais sauter du canot en présence de ces hommes!...



Pleine lune.

Loin, très loin, naviguent des barques aux voiles blanches. Elles glissent dans la nuit comme des cygnes sur un lac. Le silence est si absolu

que je puis entendre les poissons sauter en l'air, les oiseaux remuer dans leur nid. Mes narines aspirent le parfum des lourdes roses rouges qui se sont ouvertes hier...

Joergen Malthe...

Quand j'écris son nom, c'est comme si je lui donnais une de ces caresses vers lesquelles mes mains frémissent...

Allons ! un bain apaisera ma fièvre.

Je vais me déshabiller à la maison. Enveloppée dans mon peignoir, je gagnerai le rivage à l'abri des pins.



Ce fut délicieux, délicieux !... Qu'ai-je besoin d'une cabine ? J'entre dans l'eau directement, par mon jardin. Le sol est doux et ferme ; le

sable cède mollement sous le pied, comme les aiguilles de pins dans la forêt.

La mer étincelait de phosphore : je brassais de l'argent. J'avais envie d'éparpiller de tous côtés cet argent liquide. Mais je fus bien sage ; je nageai tranquillement jusqu'aux piquets où les pêcheurs accrochent leurs filets. La lune, à ce moment, me parut suspendue juste au-dessus de ma tête.

Je pensais à Malthe...

Une nuit ! rien qu'une seule nuit !...



Jeanne m'a donné son congé. Comme je m'enquerais de la raison, elle a hoché la tête et n'a pas répondu. Elle était fort pâle : je n'ai pas voulu insister.

J'aurai beaucoup de mal à remplacer cette

filles. Mais comment la retenir, alors qu'elle a résolu son départ? L'argent ne la séduit pas. Si du moins je savais ce qui lui manque?...

Elle ne m'a pas dit où elle se propose d'aller.



Ah! j'ai compris. Simple cas physiologique. Le strict célibat de mon île lui pèse.

Maintenant, se sentant devinée, elle baisse les yeux quand je la regarde.



Écrit la nuit.

Joergen Malthé, vous êtes le seul homme que j'aie aimé. Cela dit, je veux, en vous écrivant

cette lettre, creuser entre nous un abîme que rien ne puisse combler... Je ne suis pas la femme que vous avez cru ; et la femme que je suis, vous ne pouvez pas l'aimer.

Me voici dans l'état d'une criminelle qui, pour ne pas avouer, a usé de tous les subterfuges, mais qui, à la fin, sous les menaces et les tortures, clame sa confession avec un soulagement indicible.

Joergen Malthe, je vous ai aimé pendant dix ans, aussi longtemps que vous m'avez aimée vous-même. En vous affirmant le contraire, je mentais ; mais mon cœur vous demeurerait fidèle.

Si j'étais restée un jour de plus dans la maison de mon mari, je serais venue vous trouver pour vous offrir d'être votre maîtresse. Pas votre femme. Ne protestez pas ! Je suis, de nous deux, l'être le plus fort et le plus avisé.

Pour échapper à ce péril, je me suis enfuie. j'ai fui surtout mon âge. J'ai maintenant quarante-trois ans, vous le savez, et vous, vous n'en avez que trente-cinq.

Par cette abdication volontaire, je pensais conjurer la malédiction dont l'âge accable la plupart des femmes. Hélas ! l'année que je viens de passer me prouve qu'on n'esquive pas sa destinée, qu'on ne peut même pas ruser avec elle : on la porte en soi.

Je ne quitterai pourtant pas cette retraite avant que la vieillesse soit tout à fait venue. C'est pourquoi il est bien déraisonnable de vous infliger ma confession, pénible pour vous. Mais je n'aurai pas de repos qu'elle ne soit faite.

Ma jeunesse a été désolante. J'ai piétiné mon propre cœur.

Ma mère mourut quand j'avais deux ans. Mon père, qui m'éleva, était l'honnêteté même. Le destin voulut que sa vie fut bouleversée par une de ces catastrophes qui semblent réservées aux malhonnêtes gens. Il avait imprudemment prélevé une somme d'argent sur les fonds qui lui étaient confiés (cela pour vingt-quatre heures et pour sauver un ami dans l'embarras) : une ins-

pection inattendue le contraignit à démissionner. Il fut désormais un pauvre être amoindri. Nous changeâmes de résidence. La pension de retraite qu'on lui avait malgré tout accordée suffisait tout juste à nos besoins. Lui vécut enseveli dans sa honte ; moi, je fus abandonnée aux soins d'une domestique.

Dans les propos de cette domestique, je démêlai quelle était la cause de notre déchéance : une affaire d'argent. Ainsi, toute petite, je connus la puissance formidable de l'argent. L'argent devint mon idole. Si l'on m'offrait une pièce de monnaie, je la cachais dans la terre et je ne fermais pas les yeux de la nuit, crainte de ne pas la retrouver le lendemain.

On m'envoya à l'école. Une de mes nouvelles camarades me dit :

— Toi, tu épouseras certainement un prince, parce que tu es la plus jolie de nous toutes.

Je rapportai ces mots à la maison comme un trésor. Je les répétai à notre bonne, qui acquiesça :

— Ma foi! c'est bien vrai... Joli visage vaut mieux que boisseau d'or!

— On peut donc le vendre, son visage? demandai-je.

La bonne répliqua en riant :

— Bien sûr, petite!... On le vend à qui paye le plus cher.

De ce jour commença pour moi le culte maudit de ma personne, qui absorba toute mon enfance et toute ma première jeunesse. Je savais par quel moyen une femme devient riche : devenir riche par ce moyen fut mon idée fixe.

A l'école, j'étais appliquée et sage, ayant vite compris que c'était la meilleure attitude. Élèves et maîtres me comblaient d'égards : je savais que j'en étais redevable à mes agréments extérieurs; cela me ravissait. Chaque mot touchant ma beauté, je le humais, je le gardais en moi. Mais j'avais des façons très modestes, et personne ne me devinait.

J'évitais le grand soleil parce que je redoutais les taches de rousseur. Je recueillais l'eau de

pluie pour ma toilette. Je dormais les mains gantées. Raffolant des sucreries, je m'en privais par souci de mes dents. Je consacrais des heures à me coiffer.

A la maison, il n'y avait qu'une glace. Elle était dans la chambre de mon père, où je n'entrais pas souvent, et d'ailleurs pendue trop haut pour ma taille. Un miroir de poche ne reflétait que la moitié de ma figure. Mais j'avais tant d'empire sur moi qu'en allant à l'école je résistais à la tentation de me mirer dans les vitrines.

Jugez de mon émotion quand, un jour, je trouvais suspendue dans ma chambre la grande glace à cadre doré, à laquelle mon père renonçait pour moi. La joie me donna fièvre : ma bonne dut me coucher. Mais, la nuit, quand tout fut endormi, je me levai, j'allumai ma lampe ; je m'assis devant mon image, et je restai de longues heures à la contempler. Désormais la glace fut ma confidente. Elle m'assura la seule forme de bonheur que connut mon enfance. Chez moi, ie

passai mon temps à travailler mon sourire, à me créer une « expression ».

J'étais saisie d'angoisse à l'idée que je pouvais perdre ce qui vaut mieux qu'un boisseau d'or. Aussi évitais-je les jeux bruyants et dangereux de mes compagnes. Une fois pourtant il m'arriva de me balancer avec elles sur le timon d'une charrette dételée : je fis une chute si malheureuse qu'un clou s'enfonça dans ma joue. La douleur que j'en ressentis ne fut rien, comparée à la peur d'une cicatrice indélébile. J'en demurai inquiète pendant des mois, jusqu'à ce qu'un de mes maîtres eût dit en ma présence :

— Bon! ce n'est plus rien... Ce n'est plus qu'un grain de beauté...

Assise devant ma glace, je repris mes rêves d'avenir. L'enfance m'apparaissait comme un long et pénible parcours jusqu'à ce terme désirable : la richesse, c'est-à-dire le bonheur.

L'habitation du préfet était toute voisine de la nôtre. C'était un édifice blanc, une sorte de

palais dont les murs se couvraient en été de glycines et de clématites. A l'entour, un vaste parc avec des pelouses vertes, des bosquets, des arbres majestueux. Une grille de fer à lances dorées bordait la rue. Ce séjour me semblait l'idéal de l'élégance.

Parfois, quand la porte de la grille était ouverte, je regardais. Il me semblait que la maison s'approchait peu à peu de moi. J'apercevais, dans les sous-sols, les femmes de chambre coiffées de bonnets de dentelle : et ce luxe me ravissait. On me disait que les rideaux jaunes, aux fenêtres du rez-de-chaussée, étaient en soie. Quant aux fenêtres du premier étage, des persiennes les masquaient à l'ordinaire : le premier étage contenait les appartements de réception, lesquels ne servaient plus depuis que M^{me} de Brincken, la femme du préfet, était morte.

Parfois, tandis que je m'oubliais en de telles contemplations, M. de Brincken rentrait chez lui, à cheval, suivi d'un groom à cheval. Il me

saluait toujours; de temps en temps, il s'arrêtait et m'adressait quelques mots.

Un jour, une idée m'envahit avec une telle violence qu'elle m'arracha un cri involontaire. Prise d'une sorte de vertige, je m'écriai :

— Je veux habiter cette maison; je veux être la femme du préfet!...

Cette ambition ne me laissa plus de répit. J'appris par hasard que M. de Brincken fréquentait assidûment chez les parents d'une de mes compagnes : je recherchai l'amitié de celle-ci; nous devînmes inséparables.

Bien que je n'eusse pas encore reçu la confirmation, je réussis à obtenir une invitation pour un dîner auquel assistait le préfet. Toute idée de l'amour m'était encore étrangère; j'ignorais même cette vague effervescence sentimentale qui souvent agite les très jeunes filles. Mais quand, à table, cet homme fixa sur moi des yeux étonnés, une inquiétude me tourmenta, — un malaise comme si j'avais mangé quelque mets gâté. — Plus avant dans la soirée, le préfet s'en-

tretint avec moi. Je sus l'amener à me dire :

— Vous plairait-il, mademoiselle, de connaître le jardin de la préfecture?

Quelques jours après, il rendit visite à mon père, — confus d'un tel honneur. — Je l'accompagnai jusque dans le jardin merveilleux. Il me traita comme une grande personne. Nous fîmes le tour des allées, puis des serres, où le raisin précoce pendait aux treilles... Je me sentais déjà comme en possession de toutes ces richesses; la crainte d'un échec ne m'effleurait même pas...

Seulement, dès lors, je commençai à comprendre que la personne du préfet, ou plutôt son âge trop différent du mien, m'inspirait une sorte de répulsion. Malgré son élégance, il y avait en lui quelque chose du « vieux monsieur ». Nous pénétrâmes dans les appartements. De hautes glaces décoraient les murs : pour la première fois je vis mon image reflétée des pieds à la tête; à côté de cette image marchait un vieillard.

Nos relations continuèrent : l'année suivante, après ma confirmation, je fus envoyée en pen-

sion à Genève, aux frais du préfet. Je ne doutai pas un instant que, dès mon éducation terminée, il ne me demandât en mariage.

Autour de moi, mes compagnes jouissaient de leur jeunesse, s'exaltaient pour les beautés de la nature. Moi, j'étais un pauvre automate. Ni les lacs ni les montagnes n'exerçaient d'attrait sur moi. Je vivais dans l'unique attente de l'heure où se conclurait le marché.

Quand je revins en Danemark, deux ans plus tard, les fiançailles, préparées par une correspondance ininterrompue entre M. de Brincken et moi, furent rendues publiques. Son premier baiser, si timide qu'il fût, me donna le frisson. Pour parer à une trahison possible de mes nerfs, je m'exerçai, devant la glace, à songer à ses caresses, sans que mon radieux sourire en fût obscurci... Je remarquais bien que mon fiancé devenait souvent pensif et sombre en me regardant; mais je n'y attachais guère d'importance. Le jour du mariage était déjà fixé, quand je reçus une lettre qui débutait ainsi :

« Ma chère Elsbeth,

« Je te rends ta promesse. Tu ne m'aimes pas. Tu ignores ce que c'est que l'amour... »

L'édifice de mon avenir était ruiné. Je ne voulus pas lâcher la partie; je ne le pouvais pas. Toute l'énergie de ma volonté tendit désormais à effacer l'impression désastreuse que mon attitude maladroite avait faite : j'assurai à mon futur que, ce qu'il avait pris pour un manque d'amour, c'était l'effet d'une timidité naturelle à ma jeunesse. Il ne demandait qu'à en être persuadé. La date du mariage fut avancée, tant il exultait!...

Une après-midi, j'étais allée goûter chez lui, pour discuter quelques détails d'installation. Nous bûmes du champagne : je devins très gaie; toute la vie m'apparut comme baignée de lumière rose. Nous visitâmes la maison, bras dessus, bras dessous : il avait fait allumer toutes les lumières; nous arrivâmes dans la pièce qui devait être notre chambre. Trompé, sans doute, par mon entrain et peut-être excité lui-même

par le vin, il oublia sa prudence habituelle : il me saisit dans ses bras. Défiguré par la passion, il me fit horreur. Je tâchais pourtant de répondre à ses baisers ; mais, tout à coup, mes forces me trahirent et je tombai évanouie... Quand je revins à moi, j'accusai le champagne de ma défaillance. M. de Brincken me jeta un regard profond et me dit, d'une voix triste et lasse que je n'oublierai jamais :

— Oui, vous avez raison... C'est évidemment la faute du champagne...

Le lendemain matin, on remit à la maison deux lettres de lui.

L'une était pour mon père : M. de Brincken lui déclarait qu'il se voyait forcé de renoncer au mariage. « Il souffrait d'une maladie de cœur, et un examen médical récent lui avait démontré que lier sa vie à celle d'une jeune fille serait un crime impardonnable... »

La seconde lettre était pour moi :

« Vous comprendrez, me disait-il, pourquoi je donne à votre père et à tout le monde une

raison fictive. Vous épouser après ce qui s'est passé hier serait commettre un véritable assassinat d'âme. Je vous aime infiniment... Hélas! cela ne suffit pas pour vaincre l'instinctive répugnance de votre jeunesse... »

Une seconde fois, il m'envoya à l'étranger à ses frais. Selon mon désir, ce fut à Paris. Là je rencontrai un jeune artiste qui m'aima : et, si je n'avais pas déraciné de moi tout ce qui pouvait contrarier mes projets, je l'aurais aimé moi-même. Mais il était pauvre, et je fis dans le même temps la connaissance de Richard, qui avait de la fortune. Celui qui avait éveillé les premiers frémissements de mon cœur n'en sut jamais rien : je fis semblant de préférer Richard. Ma fâcheuse aventure avec M. de Brinken m'avait rendue sage ; je voulais à tout prix éviter un deuxième échec.

Quand je repense à tout cela, j'estime que ma pire vilenie ne fut pas de vendre mon corps pour de la richesse, mais plutôt de jouer si parfaitement la comédie de l'amour à l'homme qui

m'achetait. Cette comédie, je l'ai jouée pendant des jours, des mois, des années. Ne ressentant pour Richard qu'une indifférence parfois aggravée de malaise, j'affectai toujours la grande passion... Ah! j'ai payé cher, bien cher, ma cage d'or du Vieux-Marché!

Je ne reproche pas à Richard d'avoir profité de cette comédie. Comment aurait-il pu se douter?... Il est si facile, si cruellement facile pour une femme, de singer l'amour! Un instinct infailible enseigne aussitôt à la moins maligne d'entre nous les secrètes préférences de l'homme qui la désire. La voluptueuse sait simuler la froideur à l'égard de celui que trop d'ardeur déconcerte : la froide simule, au besoin, les ardeurs de la volupté.

Je vous le dis, Joergen, moi qui, pendant des années, n'ai chéri que moi-même, — Richard est convaincu encore, à cette heure, que j'étais pour lui une maîtresse insatiable.

Vous êtes un homme et vous êtes un honnête

homme : ce que je viens de vous déclarer vous consterne. Et, d'ailleurs, je suis sûre que vous ne percevez pas exactement le sens de mes paroles.

Pourtant, vous aussi, vous avez dû connaître des femmes et les posséder voluptueusement, *sans les aimer*. Je confesse que pour une femme la honte est pire de laisser enflammer ses sens tandis que l'âme se rétracte avec mépris. Ce fut mon péché. J'ai sciemment profané les mots les plus saints de l'amour en les prodiguant à un homme que j'avais élu pour son argent. J'eus de la peine à imposer silence à mon cœur ; mais mon corps fut docile.

Cependant je perfectionnais, j'achevais en moi ce personnage de femme du monde, aimable et vaine, qui régna dans les salons du Vieux-Marché. Nous portons, nous autres femmes, chacune son masque, choisi pour sa commodité : mon masque fut mon sourire. Je ne voulais pas être devinée par autrui. Il m'est advenu, dans une pause, d'entendre l'éclat de

mon propre rire, de ce rire qui vous plaisait tant à vous-même : je l'ai entendu, et j'en ai frémi.

Avec vous, pourtant, j'étais une autre femme. Un être réel s'essayait à vivre derrière mon masque. Ce sont mes yeux vrais que vous avez regardés; c'est mon vrai rire qui a égayé vos oreilles.

Que d'heures, Joergen, nous ont réunis, vous et moi, et combien peu de pensées nous avons échangées, pourtant! Nous n'arrivions pas jusqu'à l'échange des pensées... Malgré mes efforts, j'ai peine à me rappeler ce que vous m'avez dit. A quoi passions-nous donc ces heures savoureuses?

Vous êtes le seul homme que j'aie aimé.

Quand nous fîmes connaissance, vous aviez vingt-cinq ans. J'en avais huit de plus. Vous m'avez aimée aussitôt : ce que vous n'avez jamais su, c'est que l'amour naquit en moi à la même minute.

A partir de ce moment, je fus transformée.

Non pas meilleure, mais différente. Mille sentiments nouveaux s'épanouirent en moi : je vis, j'entendis, je pensai autrement. Et pour moi la vie sociale changea du même coup. Jusque-là insensible au bonheur ou au malheur des autres, je commençai à les observer. Je devins compatissante pour les femmes, mes sœurs misérables. Pas pour les hommes, toutefois : je ne comprends pas les hommes; c'est peut-être mon excuse pour le jeu égoïste que j'ai si souvent joué avec eux. Et puis, à mes yeux, il n'y avait et il n'y a qu'un seul homme : Joergen Malthe.

L'écart de nos âges ne me choquait pas encore : nous étions si jeunes tous les deux ! Mais vous étiez pauvre. Personne ne pouvait soupçonner qu'un bâton de maréchal se cachait dans votre giberne. Or, si l'argent ne m'avait pas donné le bonheur, l'indigence m'apparaissait toujours comme la plus affreuse calamité qui puisse accabler un être humain.

Lorsqu'on vous confia votre premier grand travail, j'osai ébaucher des rêves où je m'asso-

ciais à vous. Je ne rêvais pas d'honneur, de gloire : qu'est-ce que cela pouvait me faire que vous restauriez ou non la cathédrale ? La joie que je marquais, de votre talent, de votre réputation, c'était une joie affectée : je ne désirais point l'artiste, mais l'homme, l'amant... Seulement, un brillant avenir s'annonçait pour vous : vous pouviez gagner, un jour, une fortune pour nous deux !... Hélas ! votre indifférence en pareille matière demeura telle que je dus abandonner ce vague espoir. Divorce d'avec Richard, mariage avec vous, ces rêves s'évanouirent comme un feu qu'on cesse d'alimenter.

Restait un parti : devenir votre maîtresse. Si vous me l'aviez proposé, rien au monde ne m'aurait retenue. Mais vous étiez trop foncièrement honnête pour y songer. D'ailleurs, je vous laissais croire que j'aimais mon mari. Je savais bien que, du jour où vous connaîtriez mes sentiments pour vous, vous n'hésiteriez pas à me réclamer comme votre propriété de droit, comme votre femme. Ah ! trop honnête Joergen Malthe !...

Ainsi ai-je laissé passer le bonheur devant ma porte...

M. de Brincken mourut, il y a deux ans, me légua une partie considérable de sa fortune. J'avais désormais les moyens de me libérer de Richard : je pouvais lier ma vie à la vôtre sans redouter la gêne. Quelque temps, je m'attardai à ce projet illusoire. Un hasard m'y fit renoncer : une amie de mon âge, qui s'était mariée avec un jeune officier, fut abandonnée après un an de bonheur, et, loin de la plaindre, on ne fit que rire de sa mésaventure.

C'est alors que je pris la plus forte résolution de ma vie : celle de fuir mon propre amour.

Jørgen Malthé, je vous dois mes heures les meilleures : celles où vous me montriez les plans de la « Villa blanche ». Que ce soit vous, justement, qui ayez bâti les murailles où s'emprisonne ma solitude, j'en ai goûté, j'en goûte encore une voluptueuse amertume.

Mais, hélas ! si j'ai brûlé naguère d'un désir

ardent, maintenant je ne suis plus qu'un tas de cendre. Le vent a dispersé mes rêves. Je continue à vivre par lâcheté, parce que toute entreprise violente est contraire à ma nature.

Ah! si vous saviez ce qui se passe en moi!... Ai-je bien pu vous écrire cette confession?... Et pourquoi l'ai-je écrite?... Peut-être pour ne pas vous livrer des pensées plus secrètes, — celles qu'une femme, fût-ce au prix de sa vie, refusera toujours de livrer à l'homme qu'elle aime...

.

Eh bien, non!

Je ne peux pas...

Jamais tu ne liras les lignes que je viens d'écrire, jamais, jamais. Je t'aime! je t'aime! Qu'as-tu besoin de savoir autre chose? Je déchire les billevesées artificielles que je voulais t'envoyer tout à l'heure, — et je te dis, cette fois, la vérité humblement, tranquillement :

J'ai pris la fuite parce que j'avais peur de l'avenir : j'avais peur que tu ne cesses de m'aimer.

Aujourd'hui, je redoute toujours l'avenir, et

que tu cesses de m'aimer. Mais ma force de résistance est à bout.

J'aime, pour la première et l'unique fois. Je t'aime. Et je te supplie de venir à moi. Mais viens sans retard. N'attends pas un mois, pas une semaine... Oh! viens, Joergen. Mes tilleuls embaument : il faut que je te tienne tout contre moi, avant que leur parfum se soit dissipé.

Viens. Quand tu seras près de moi, ce que tu décideras s'accomplira. Si tu me veux pour femme, je te suivrai comme les femmes des temps anciens suivaient leurs époux et maîtres, avec une joie soumise. Mais, si tu ne veux de moi qu'une possession passagère, je n'en préparerai pas moins la maison pour l'hôte éperdument désiré.

Quels que soient tes projets, viens seulement, et mon bonheur sera si formidable que je tremble à imaginer la possibilité d'un obstacle entre ton amour et moi.

Aimons-nous!... aimons-nous!... Et qu'ensuite coulent, coulent les années, jusqu'à la vieillesse!

J'aurai semé dans le passé, alors, assez de souvenirs de toi et de mon bonheur pour qu'ils me fassent comme une immense forêt où je promènerai jusqu'à la mort ma quiétude et mon repos...

Aujourd'hui le soleil joue dans les vitres : on dirait que les araignées y ont tissé des fils de bonheur avec les couleurs de l'arc-en-ciel.

Mon enfant ! mon enfant que j'aime ! viens !...
Pour la joie de toute la vie, ou pour la volupté d'une heure, viens !



La lettre est partie... Jeanne l'a portée à la ville, en canot.

Elle me regarda fixement, quand je la lui donnai en disant de faire diligence pour utiliser le courrier du soir. Et toutes deux, soudain,

nous eûmes des larmes dans les yeux... Brave fille! Je ne tolérerai point qu'elle me quitte. Sa place est auprès de Joergen et de moi.

De la fenêtre, je vis Jeanne ramer dans le petit canot : elle appuyait de toutes ses forces sur les avirons... Pourvu qu'elle n'ait point de défaillance!... C'est loin, jusqu'à la ville...

Jamais soirée ne fut plus calme autour de moi. Toutes les choses se recueillent; une majesté descend du ciel sur la terre. J'ai erré à l'aventure dans la forêt et dans les champs; je ne me sentais pas marcher...

Comme les fleurs sentent fort!... Comme je suis palpitante!

Pourrai-je dormir? Je voudrais attendre, éveillée, la minute où ma lettre sera dans ses mains.

En ce moment, elle chemine vers lui à travers l'ombre, cette lettre qui se languit après lui comme je me languis moi-même.

Mais moi j'ai reconquis ma jeunesse. Oui, je suis jeune, je suis jeune. La nuit est toute bleue. Nul feu de pêcheur n'est visible sur la mer. Si

cette nuit était la dernière, je ne m'en plaindrais pas : l'approche du bonheur me cause un émoi si poignant que mon cœur s'entr'ouvre et boit la vie comme les plantes boivent la rosée.

Tout ce qui était n'est plus : je suis de nouveau Elsbeth Bugge, — la jeune fille debout sur le seuil de la grande, de la belle vie...



Il vient...

Il vient par le premier train, demain matin. Et maintenant je trouve que c'est trop tôt. Que n'a-t-il attendu un jour ou deux ? Il me faut le temps de me ressaisir. Tant de choses ont besoin de...

Comme mes mains tremblent !

*
* *

Je porte sa dépêche tout contre ma poitrine. Jeanne veut que je me mette au lit : j'aurais demain, — dit-elle, — la mine plus reposée... Ai-je donc l'air malade?... Elle dit encore qu'il est inutile de fleurir les vases dès ce soir : d'ici à demain, les fleurs se faneraient un peu...

Ah!... il y a aussi Torp... Puis-je me fier à elle pour les provisions?... La tête me tourne... Il faut tailler la pelouse et la haie... Bah! suis-je sotte! Comme s'il allait regarder la pelouse et la haie!...

*
* *

— Où dormira Monsieur? — me demande Jeanne.

Je rougis ; je ne sais que répondre. Elle n'insiste pas. J'entends bientôt qu'elle prépare la petite chambre du second, celle où il entre le plus de soleil.



Jeanne, qui lit dans mes pensées, m'a proposé de coucher dans le sous-sol aussi longtemps que j'aurai « du monde ».



J'ai commencé une longue lettre à Richard, pour m'occuper. Brave homme ! depuis ces derniers jours, il me semble que je l'ai repris en affection. Je voudrais que sa vie fût moins aride.

S'il pouvait rencontrer une petite compagne bien tendre, cela arrangerait tout.



Nous voyagerons beaucoup, Joergen et moi. Jusqu'à présent, j'ai souvent voyagé, mais, à la vérité, je n'ai rien vu. Joergen m'apprendra à regarder les choses. Nous irons tous deux en pèlerinage à tous les lieux du monde qu'il a visités seul.

Je comprends l'incrédulité de l'apôtre Thomas : avant que mes yeux contemplent celui qui vient, je n'oserai pas croire !

La tête puissante de Joergen !... Par instants, il me semble que je la saisis entre mes mains...



Torp me propose pour demain le menu qu'elle dressa naguère chez « monsieur le Conseiller d'État », le jour où ce fonctionnaire reçut le prince Waldemar... Soit ! Qu'elle joue du télégraphe ! Je doute pourtant qu'elle puisse, dans un délai si court, se procurer tant de merveilles. D'ailleurs il ne me déplaît pas de l'aider : je puis au moins servir à tourner la mayonnaise.



Quelle bêtise d'avoir donné à Lili mes peignes de Lalique ! Comment les lui redemander sans

inconvenance? Jøergen y était habitué: ils vont lui manquer, maintenant.

J'ai sorti toutes mes robes, mais je n'arrive pas à fixer mon choix. Celles qui m'iraient le mieux sont: une toilette de dîner, — impossible pour le matin, — et ma robe blanche garnie d' « irlande »... Mais une robe blanche, à mon âge?... Après tout, pourquoi pas?... La robe d'irlande me fait une jolie taille... J'ai cessé de la porter depuis la dernière fois que Jøergen vint chez nous à la campagne. D'avoir été longtemps enfermées, les dentelles ont un peu jauni; mais ce sont des détails que mon jeune ami n'aperçoit pas.



Cette nuit, je *veux* dormir, dormir comme une marmotte. Après quoi, je me lèverai, je prendrai mon bain, je ferai doucement une

longue promenade... Et, quand je serai de retour, je m'accouderai sur ma terrasse; je regarderai la mer jusqu'à ce que j'aperçoive le canot blanc...



J'ai dû absorber un cachet de véronal, mais, grâce à cela, j'ai depuis neuf heures du soir dormi jusqu'à neuf heures du matin.

Le jardinier part avec le canot; — et j'ai au moins deux heures devant moi pour faire ma toilette.



Maintenant que je suis proche du bonheur, une inquiétude singulière me tracasse.

*
* *

Jeanne me regarde, soucieuse. Elle me conseille de mettre un peu de rouge.

Non, non ! Joergen m'aime telle que je suis...

*
* *

Il se moquera de moi tout à l'heure, quand je lui dirai que j'ai pleuré en constatant que je n'entre plus dans la robe d'irlande. C'est ma faute : je mange trop, et je fais trop peu d'exercice...

J'ai mis une autre robe blanche, que Jeanne m'a vite ajustée... Mais elle me va beaucoup moins bien. Quel ennui !

*
* *

Je vois le canot blanc...

.
.
.
.
.

*
* *

Deux jours plus tard.

Il est parti le soir même de son arrivée.

Voilà deux jours de cela; depuis, je n'ai pas fermé l'œil. D'ailleurs je n'ai pas pensé, non

plus. N'ai-je pas le sombre avenir devant moi, pour penser?

Il est parti le soir même. Ainsi la nuit me fut épargnée!

En me disant adieu, il me remit une lettre qu'après son départ j'ai brûlée sans la lire. Pouvait-elle m'enseigner quelque chose que je ne connusse pas déjà? Pouvait-il en jaillir une douleur qui ne m'eût pas déjà meurtrie?...

Au fait, est-ce que je souffre? Ne suis-je pas plutôt devenue insensible?... La froide lune aussi fut jadis un soleil, un soleil ardent. Son feu intérieur l'a consumée. Et maintenant elle n'est plus qu'un cadavre de soleil. Sa vie lumineuse n'est qu'un reflet, un leurre.



Dès son premier regard, j'ai compris. Et lui a compris que je comprenais : il a baissé les yeux, de

peur de me blesser davantage... Et je fus si lâche que j'acceptai, sans l'interrompre, les paroles d'admiration qui tentèrent de contredire l'atroce sincérité de ce premier regard. J'acceptai même de timides caresses !

Mais, quand nos yeux se rencontrèrent pour la seconde fois, nous sûmes que tout était fini.

On dit parfois : pleurer du sang. Durant les heures qu'il passa sous mon toit, je crois que nous avons « souri du sang ».

Assis à table face à face, nous demeurions muets comme auprès d'une tombe. Nous essayions de causer seulement quand Jeanne était là.

Au moment de la séparation, il balbutia :

— J'ai la sensation d'être le pire des criminels!...

Pourquoi ? Il n'a commis nul crime. Il m'aimait telle que j'étais. Il ne m'aime plus telle que je suis. Voilà tout.



Rester ici désormais, je ne le pourrai plus.
Tout me rappelle la joie de mon attente. Tout
me rappelle ma défaite.

Où aller? où me cacher, honteuse?...



Richard...



Oh! ce serait avilissant!..
Le serait-ce vraiment?

N'a-t-il pas ma promesse?

« Si je regrette jamais de m'être murée dans cette solitude... » lui ai-je dit...

*
* *

Je vais écrire à Richard. Mais, d'abord, il faut que je répare mes forces, et aussi que je me refasse une taille et un visage.

Jeanne m'accompagne dans de longues promenades. Nous ne causons pas, nous n'avons rien à nous dire. Elle m'a priée de la garder auprès de moi : elle ne veut plus me quitter, assure-t-elle, plus jamais... Sa fidélité me reconforte.

•



Mon cher Richard,

Il y a quelque temps que je ne t'ai écrit... Mais, toi non plus, tu n'as pas montré beaucoup d'empressement à m'envoyer ta prose durant tout cet été. Donc, nous sommes quittes.

Ma pensée ne te délaisse pas pour cela. Je me demande souvent : « Comment supporte-t-il son veuvage ? A-t-il passé la saison chaude dans « notre » maison de campagne, prenant chaque jour le train pour la ville, — ou bien, comme la plupart de messieurs les grands industriels, ne s'adonnait-il à la villégiature que du samedi au lundi?... »

Si je n'étais pas absolument pure de toute jalousie, je t'envierais la nouvelle auto qui te

rend de tels déplacements plus faciles encore que l'an passé. Cette robuste 30 HP trouverait d'ailleurs à s'employer ici non moins heureusement. Les environs sont incomparables. Hélas! je ne peux les parcourir que dans des calèches de louage, tapissées de velours sale et troué. Hein! quelle gentille surprise si tu m'envoyais un beau matin ton auto, avec son chauffeur!... Je reconnaîtrais là ta bonne grâce accoutumée... Mais je plaisante... Tu n'en doutes pas?

Écris-moi vite et narre-moi tous les potins de la ville. J'ai beau lire attentivement les journaux: c'est justement les nouvelles les plus amusantes qu'ils ne publient pas!... Surtout, parle-moi de Lili. Comment va-t-elle? Son mari lui permettra-t-il bientôt de rentrer chez elle? Prévois-tu que cette aventure cause un scandale durable? Le monde est prompt au bavardage, mais, par bonheur, il est aussi prompt à l'oubli. Pour moi, j'estime qu'Hermann Rothe a fait preuve d'une énergie superflue et hors de saison en enfermant sa femme dans une maison de santé. Tu peux

lui rapporter là-dessus mon sentiment. Il m'en veut déjà à mort pour lui avoir exprimé sans ambages ce que je pense de lui. A-t-il compris mes déductions? J'en doute! Je crois pourtant lui avoir démontré que Lili ne l'avait pas trompé au sens physiologique du mot... Et c'est tout ce qui importe aux maris comme lui!

Pauvre Lili! Tout se fût passé beaucoup plus aisément pour elle si elle avait été infidèle selon le mode ordinaire...

Mais revenons à moi. Tu ne peux te figurer quel génie organisateur le monde a perdu en moi depuis ma retraite. Moi qui naguère n'arrivais pas à me dépêtrer de mes notes de fin d'année, non seulement je me tire d'affaire avec mes modiques rentes, mais je fais même des économies. Je pourrais remplir de belles pièces d'or rouges et jaunes tout un bas de laine ou de soie. Enfin, — miracle! — j'inscris mes dépenses. Apprécies-tu l'importance de cette révolution, Richard? J'inscris mes dépenses! Chaque lundi matin, Torp se présente avec son ardoise et son

livre, et, jusqu'au dernier sou, il faut que les additions concordent avec la caisse...

J'ai maintenant, au fond du jardin, une petite cabine très commode, très élégante; une fois par jour au moins, souvent deux fois, je me baigne dans la mer. Le soir venu, je rame dans mon petit canot blanc. Tout est autour de moi tellement gracieux et harmonieux que ton âme nette y goûterait, j'en suis sûre, un plaisir extrême. Et puis, j'ai appris, dans ma solitude, ce que vaut l'ordre domestique. Les semelles de mes souliers ne transportent plus de graviers dans l'appartement, comme naguère chez nous, à la campagne. Te rappelles-tu dans quel désespoir cette incongruité te plongeait toujours, bien que tu fusses trop courtois pour me gronder? Autre merveille : ici les livres sont rangés correctement sur les rayons, et tu ne découvriras pas un grain de poussière sur les meubles.

Le jardinier de Frijsenborg, dont mes lettres t'ont déjà entretenu, est en coquetterie avec

Torp, naturellement, et je m'attends à être sous peu conviée à la noce. D'ailleurs, il est fort habile, et les légumes qu'il me fournit défient toute critique.

Mon bon Richard, une idée m'est venue, qui, je crois, ne te déplaira pas.

Si tu me faisais une petite visite?... une visite qui, bien entendu, n'engagerait ni l'un ni l'autre?... une rencontre cordiale pour rafraîchir nos bons et nos mauvais souvenirs?... J'ai soif de causer avec un être humain, et, ma foi, c'est à toi que j'ai pensé d'abord pour cette conversation.

Par exemple, fais-moi la grâce de venir en cachette. Personne n'a besoin d'apprendre que tu habites sous le même toit que ton ex-compagne, n'est-il pas vrai? Libre à nous d'agir à notre fantaisie, mais il est superflu de provoquer les cancans.

Qui sait? le temps viendra peut-être où je tiendrai la promesse que je te fis le dernier soir

que nous passâmes ensemble. Pour deux êtres qui ont vécu côte à côte vingt années durant, comme nous, la séparation n'est qu'une fiction légale. Chacun a beau vivre dans son coin, des conjoints de vingt ans ne sauraient être réellement « séparés ».

Bah ! ne parlons pas de l'avenir. Parlons du présent, qui nous appartient et qui me touche bien plus.

Viens me voir, mon cher ami : je te recevrai de telle sorte que tu ne regretteras pas ton voyage...

Joergen Malthé m'a fait, l'autre semaine, une visite de quelques minutes. Il traversait le pays pour ses travaux : il a tenu à me saluer en passant. Je dois avouer que je l'ai trouvé bien changé physiquement, et pas à son avantage : l'excès de travail, j'en ai peur, usera prématurément ce garçon-là !... Ne lui dis pas, si tu le rencontres, que je t'ai raconté sa visite. Elle fut un peu pénible. Il était embarrassé, j'étais nerveuse :

— on ne vit pas impunément toute une année sans rapport avec le monde extérieur...

Si l'usine t'empêche de faire le voyage dès à présent, ou si tu es engagé dans d'autres projets, avertis-moi d'un mot. Sinon, je t'attends ; donne l'ordre à ton chauffeur de se tenir prêt : ainsi n'aura-t-il qu'à démarrer si la fantaisie te prend de revoir

ton

ELSIE,

— qui peut-être, en somme, n'est pas faite pour la vie d'ermite...



Il a osé!...

L'ardent désir qu'il me témoignait quand j'étais sa femme, son désespoir au moment où je l'ai quitté, c'était donc une pure comédie!... Qui sait? peut-être a-t-il été content que je parte.

Oh! ce refus... ce dédain!...

Elsie Lindtner, sais-tu bien que, dans le même mois de la même année, tu t'es offerte à deux hommes successivement, et que l'un et l'autre t'ont dédaignée? Heureusement qu'il n'y en a plus à qui tu puisses t'offrir maintenant!...

Richard, j'en suis sûre, se rongera, un jour, les poings de regret... Trop tard!

Mais qu'il ait osé cela! qu'il ait osé me remplacer par une gamine de dix-neuf ans!...

Il sera la fable de la ville. Tant pis pour lui!...

Oui, mais moi je n'en suis pas moins jetée au rebut!

Allons! il ne me reste qu'à effacer de mon mieux jusqu'à la trace de mon « raccrochage ». Je ne supporte pas la pensée que personne me prenne en pitié, surtout Richard. Comme on dit au théâtre, soignons notre « sortie »!

Ah! combien sottement j'ai gâché mes atouts! Moi qui me croyais une joueuse consommée!...

Parbleu! je comprends les femmes qui aspergent de vitriol le visage de leur rivale. Par malheur, je suis trop bien élevée...

Mais si je tenais cette... je ne sais quoi!...

*
* *

Écrire cette lettre... et puis... partir!

*
* *

Mon cher Richard,

Je ne sais vraiment si ta lettre ne m'a pas réjouie plus encore qu'elle ne m'a divertie. Un mariage, dans les conditions où tu te maries, est toujours amusant à apprendre. Mais, d'autre part, la nouvelle m'a ôté un poids de dessus le cœur. Malgré le temps qui coulait, le souvenir de ta tristesse, de tes supplications quand je t'ai quitté, tourmentait toujours mon âme chari-

table et m'empêchait de jouir pleinement de ma liberté.

Ouf!... A présent je me sens bien à l'aise.

Bonne chance, mon ami! Puisse la jeune personne combler tes espérances! Les filles de cet âge sont capricieuses : fort heureusement, tu n'es pas seulement un bel homme à peine effleuré par l'âge; tu es un parti très brillant. Une vierge moderne de dix-neuf ans n'est jamais insensible à cette considération pratique. Votre accord sera durable, j'en fais le pari.

Qui est-elle? je ne m'en doute pas et j'approuve ta discrétion : tu es bien toujours le même galant homme que j'ai connu. Quelle qu'elle soit, arme-toi de patience, tu auras fort à faire pour remettre de l'ordre dans la maison quand elle y aura passé.

Goût des sports salissants, cendre de cigarettes dans tes vases de Chine, jupe courte, flirt indépendant, voilà ce qu'amènera cette jeunesse dans ta grave demeure. Il est vrai que cela distraira ton âge mur. N'importe : tiens-la serré. Ne

lui permets pas de railler ton ancienne compagne. Et, surtout, ne lui donne pas à entendre que c'était mon goût qui dominait dans la décoration du logis...

Brave ami! Je te vois déjà poussant la voiture d'enfant... Te rappelles-tu l'aventure du gros négociant Bang, qui se maria sur le tard et que ses enfants appelaient « grand-papa »? Ce ne sera pas ton cas : tu as quelques années de moins que Bang, et tes futurs rejetons, j'en suis persuadée, te prendront pour camarade de jeux.

Ce mariage imprévu m'amuse tellement que, si c'était faisable, j'assisterais à ta noce avec le plus vif plaisir. Mais jamais tu ne tolérerais pareille infraction aux convenances!

Où ferez-vous votre voyage de noces? Laisse-moi te donner un conseil : conduis ta jeune épouse à Paris. Elle y apprendra à s'habiller et à se coiffer — deux choses que les demoiselles « nouveau style » de notre pays ignorent presque

toutes. — Tu la guideras : je puis m'en fier à la sûreté de ton goût.

Au fait!... Depuis quand durait cette charmante intrigue? A-t-elle commencé dans le train, entre Hoerlsholm et Helsingør, de l'usine à la maison?... Oui, n'est-ce pas, c'est une fleur de l'été dernier?

Je comprends maintenant pourquoi tes lettres s'étaient raréfiées peu à peu!

Celle que je reçois aujourd'hui trahit un embarras mortel, et je sens que tu as rougi en l'écrivant, comme si tu me devais des comptes ou comme si tu craignais que je ne prisse mal la chose. Rassure-toi et ne t'agite pas. En tête à tête avec moi, j'ai déjà bu du champagne à votre santé : raconte-le à ta mignonne fiancée!

Toutefois je me vois obligée, à mon grand regret, de ne pas maintenir l'invitation que je t'adressais dans un billet récent. Plus que jamais, pourtant, je souhaiterais de te revoir seule à seul, revoir ta bonne figure rajeunie par ce nouveau

bonheur. Mais quitter sa fiancée, ne fût-ce que pour une journée, je ne le conseillerai jamais à un futur dont les tempes grisonnent. Une fillette est plus difficile à garder qu'un panier d'anguilles vivantes.

D'ailleurs, tu ne me trouverais plus à la Villa blanche. Une idée m'est venue qui me chante si haut dans la tête que je vais hâter autant que possible sa réalisation. Devine, ami, devine!... Eh bien! je vais tout simplement entreprendre un voyage autour du monde. Je suis déjà en correspondance avec Cook, et j'attends fiévreusement sa réponse définitive touchant l'itinéraire, le prix, les moyens de transport... Je ne voyagerai pas seule : je n'en aurais pas le courage. Jeanne m'accompagnera. Tout cela va coûter, évidemment, et mes revenus n'y suffiront pas. Tant pis! J'écornerai mon capital, quitte à m'accommoder plus tard de revenus amoindris. Tu vas encore m'offrir des subsides? Grand merci! Plus que jamais en ce moment, Richard, tu serais inexcusable de donner de l'argent aux femmes.

La Villa blanche, dûment fermée et verrouillée pendant mon absence, ne s'envolera pas et ne coûtera rien à nourrir. D'ailleurs il n'est pas impossible qu'à l'avenir je partage mes loisirs entre elle et les capitales de l'étranger, réservant l'été pour mon île.

En même temps que cette lettre, je t'expédie un souvenir pour ta nouvelle bien-aimée : inutile de lui dire d'où il vient. C'est mon diadème de brillants : je n'en ai que faire désormais, tandis que les jeunes filles sont toujours affolées de bijoux. Tu le reconnaîtras : c'est le premier cadeau que j'ai reçu de toi. Il était digne d'un fiancé aussi somptueux. J'en fus tellement éblouie moi-même, le jour de notre mariage, que je n'entendis point le discours du pasteur, — fort éloquent, m'assura-t-on!...

J'espère que tu feras enlever les trop nombreux portraits de moi qui décorent ta maison. Vends-les au bénéfice des jeunes artistes pauvres : ils serviront ainsi à quelque chose, et je

ne courrai pas le risque d'être éborgnée en effigie par ma jalouse remplaçante.

Si je trouve au Japon quelques jolis vases, quelques broderies rares, je saurai me rappeler ta passion de collectionneur.

Avise-moi du jour de ton mariage : mon banquier aura toujours mon adresse. Mais le « faire part » suffira, ne m'écris pas : tu te dois tout entier à ta nouvelle fonction de jeune époux.

Tu as complètement oublié de me répondre au sujet de Lili; j'en conclus que tout va pour le mieux. Dis-lui mille choses tendres de ma part et crois toi-même aux sentiments bien affectueux de

ton

ELSIE LINDTNER.

P.-S. — Pour aujourd'hui, je renonce à résoudre ce petit problème : comment vais-je m'appeler désormais ? Mon nom de jeune fille — Elsbeth Bugge — me fait penser à une tombe étouffée par l'herbe dans un cimetière...

Si cela t'est égal, je continuerai à signer « Elsie Lindtner ». Tu ne seras ni le premier ni le dernier qui possède plusieurs femmes par le monde... Et le monde, quoi qu'on en dise, est assez grand pour que les deux « Madame Lindtner » ne se rencontrent jamais.



PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.

